

choisir

revue culturelle
n° 675 – mars 2016

Le péril
post-humaniste





*O Jésus mon frère
qui pleuras la mort d'un ami
renversas des tables dans un accès de colère
ne me laisse pas avoir peur
des abysses de la passion !
Apprends-moi plutôt l'amour et la colère
les étendues immenses de mon âme
qui expriment vraiment ta grâce
et ta sagesse !
Et assure-moi une fois encore
qu'en te ressemblant davantage
je m'approcherai de ce que
je suis véritablement
créé à l'image d'un amour débordant
né d'un souffle libre et éternel !*

J. Philip Newell



choisir

n° 675 - mars 2016

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, théologien
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Etienne Perrot sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 14-379280-5
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Bio-man de glace
© Christian Girard,
http://www.ipernity.com/christian_022
p. 10 : © Bernadette Bitar
p. 13 : © Michael Richter,
<http://richter-fotografie.ch>
p. 17 : © Folia - AGPhotography
p. 26 : Fotolia / Industrieblick
p. 31 : © Michel Porret
p. 34 : © Open Road Films

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Pas de souci ! <i>par Louis Christiaens</i>	
Spiritualité	8
Maquillages <i>par Etienne Perrot</i>	
Religions	9
Terre sainte. Une interview de Mgr Georges Bacouni <i>par Bernadette Bitar</i>	
Religions	12
Juifs de Suisse. 150 ans d'égalité citoyenne <i>par François Garai</i>	
Société	16
Vers l'homme augmenté. Et remplacé ? <i>par Charles Delhez</i>	
Société	20
Post-humanisme. Le fantasme de la maîtrise. Une interview de Daniela Cerqui <i>par Lucienne Bittar</i>	
Politique	24
La révolution du travail. A l'heure du numérique <i>par R.-Ferdinand Poswick</i>	
Lettres	29
Victor Frankenstein. Démiurge des Lumières <i>par Michel Porret</i>	
Cinéma	34
Efficaces dialogues <i>par Patrick Bittar</i>	
Livres ouverts	36
Abus sexuels <i>par Anne Deshusses-Raemy</i>	
Livres ouverts	37
Chute et résurrection <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres ouverts	38
De l'acquis ou de l'inné <i>par Philibert Secretan</i>	
Chronique	44
Umberto Eco <i>par Eugène</i>	

Pas de souci !

« Pas de souci ! » Cette expression, familière et rassurante, fait partie du vocabulaire de bon nombre d'entre nous. Elle court dans les magasins, sur les quais de gare, dans les cliniques, les banques, et même à la maison. Les lecteurs de ce numéro de choisir, au travers des réflexions qui sont proposées sur le travail à l'heure du numérique¹ et sur le « transhumanisme »,² vont se réjouir ou s'inquiéter en découvrant ce que les scientifiques nous préparent dans l'ombre. Des recherches dans l'univers médical et technique se développent rapidement. Une logique rigoureuse, notamment dans une perspective thérapeutique, vise à créer des humains toujours plus performants. Ainsi se mijote dans les laboratoires, avec discrétion et efficacité, une forme d'humanité nouvelle. Ainsi certaines avancées technologiques étonnantes nous libéreront à coup sûr des tracasseries quotidiennes et seront accueillies avec bonheur.

Tandis que vous ouvrez ces pages avec intérêt et qu'un appel sur votre téléphone portable vous sollicite, votre regard se porte sur une liste détaillée de ce qui est « à faire » et qui languit lamentablement sur votre bureau. Elle vous saute au nez, avec ses priorités, ses délais incontournables, ses préoccupations. Une lutte incessante avec et contre le temps... Un combat personnel au jour le jour, heure par heure. Quelle lumière apaisante dans le déroulement de nos activités et responsabilités quotidiennes nous offre alors la robotisation ! Avec le précieux concours d'un fidèle et performant « mobile », la température du chauffage de l'appartement est réglée pour nous accueillir chaleureusement, l'inventaire de ce qui manque dans le frigidaire est soumis à vérification et les commandes sont passées. Avec de tels instruments techniques, un espace nouveau s'ouvre sur notre horizon. Décidément, l'expression « pas de souci » fait florès, plus que jamais.

Dans ce courant impressionnant de mises au point technologiques, de plus en plus pointues et réconfortantes (spécialement dans le domaine médical), surgit toutefois la célèbre réflexion du général de Gaulle : « En cas de difficulté, prenez de la hauteur, on ne s'y bouscule point ! » Il semble même que la ligne à suivre vis-à-vis de ces explorations est non seulement de prendre de la hauteur, mais aussi

de les appréhender en prenant de la profondeur, notamment en pensant à la société qui se prépare et dans laquelle quelques-uns d'entre nous vivront. Alors que la civilisation occidentale, encore « théocentrée », glisse vers un univers « techno-centré », il y a assurément de quoi se faire du souci...

Les conséquences sociales, culturelles et éthiques de ces conquêtes technologiques se présentent comme un impressionnant défi, qui concerne aussi bien les secteurs industriels, les marchés financiers et commerciaux que les foyers, les familles. Quel est et quel sera le prix (le coût et les effets sociaux) de ces investissements ? Des questions majeures resteront inévitablement à résoudre. Toutes les tâches développées par les logiciels, même les plus affinés, ne sauront imiter les essentiels de l'existence : aimer, désirer, contempler, sourire...

Certes, la stricte rationalité scientifique est estimable, mais convenons qu'elle laisse de côté la question du sens convivial de notre passage sur Terre. Et quoi qu'il en soit, celles de la vie, de la rencontre de visages humains et, inéluctablement, celle de la mort. Quand des pages stimulantes et inquiétantes de l'histoire de notre univers s'ouvrent comme un « tsunami » (selon certains chercheurs), une voix intérieure nous rappelle, dans le tréfonds le plus intime de notre être, que nous ne nous sentons pas très à l'aise. La formule branchée « y a pas de souci » en prend un sacré coup ! La résurrection du Christ, homme parmi les hommes, qui est célébrée à la fin de ce mois de mars 2016, nous invite à accueillir les recherches scientifiques avec discernement. Belle fête de Pâques !

Louis Christiaens sj



- 1 • Voir l'article de **R.-Ferdinand Poswick**, aux pp. 24-28 de ce numéro.
- 2 • Voir les articles de **Charles Delhez** et de **Lucienne Bittar**, aux pp. 16-19 et 20-23 de ce numéro.

 ■ Info

Grande-Bretagne, craintes d'eugénisme

« On s'achemine vers la création d'enfants génétiquement modifiés », s'est inquiété début février le directeur de l'Institut catholique britannique de bioéthique Anscombe Bioethics Centre, après avoir pris acte de la décision des autorités sanitaires de son pays d'autoriser une équipe de chercheurs à manipuler le génome d'embryons humains à des fins de recherche. Une décision sans précédent en Europe. Les expériences autorisées prévoient de bombarder une séquence génétique défaillante de l'ADN, de l'extraire et de la remplacer par une autre. Le but est d'étudier les mécanismes qui commandent la mise en place du placenta pour comprendre pourquoi certaines femmes enceintes font des fausses couches.

Cette décision a soulevé un tollé en raison de ses graves implications éthiques. Selon des chercheurs catholiques, elle ouvre la voie à l'eugénisme condamné après la Seconde Guerre mondiale. « La possibilité du bébé parfait est de plus en plus proche, soulignent-ils, les embryons seront traités comme des cobayes humains. »

Pour le moment cependant, il est strictement interdit de réimplanter des embryons manipulés. Pas question donc de modifier le génome d'enfants à naître. Les embryons, donnés par des femmes qui ont bénéficié d'une fécondation in vitro, seront détruits après deux semaines.

Fin janvier, le pape François avait lui aussi mis en garde les membres du Comité italien de bioéthique : « Le respect de l'intégrité et de la bonne santé des êtres humains, de la conception

jusqu'à la mort naturelle, est un principe éthique fondamental auquel n'échappent pas les applications biotechnologiques dans le domaine médical. Celles-ci ne doivent jamais faire tort à la dignité humaine ni être guidées uniquement par des objectifs commerciaux. » (*Radio Vatican/ réd.*)

 ■ Info

Pédophilie

Le pape François a remercié, fin janvier, la Congrégation pour la doctrine de la foi (CDF), réunie en assemblée plénière, pour son traitement des affaires de pédophilie impliquant des membres du clergé. Le dicastère est en effet chargé de traiter les « délits graves » commis par les prêtres et responsables ecclésiastiques : ceux contre les sacrements (eucharistie, ordination, pénitence...), mais aussi contre les mœurs (abus sexuels sur des mineurs, entre autres). Devant l'accumulation du nombre de cas de recours de prêtres accusés de délits graves, le pape a créé au sein de la CDF, en novembre 2014, un collège spécialement chargé de traiter ces dossiers. Puis, à l'invitation du Conseil des cardinaux, il a créé en juin 2015 une section judiciaire en charge de juger les évêques accusés d'avoir couvert des actes pédophiles. (*cath.ch/réd.*)

 ■ Info

Inégalités en Europe

« 1 % de la population possède 50 % des profits » : face à ces chiffres insolents, les 31 commissions épiscopales Justice et Paix d'Europe s'insurgent. Elles soulignent qu'une économie qui ne parvient pas à prendre soin des per-

sonnes vulnérables et marginalisées est injuste et insoutenable ; elle est le fruit de l'indifférence et du manque de miséricorde.

« L'augmentation de la pauvreté menace la cohésion sociale et la démocratie », rappellent les commissions Justice et Paix dans le document final de la réunion qui s'est tenue à Lisbonne, en février. Elles évoquent une série de dossiers sensibles, à commencer par l'urgence d'intégrer les immigrés dans les sociétés européennes, et préconisent un changement des mentalités, pour « entrer dans une optique de solidarité généreuse et universelle ». Elles recommandent de combattre l'évasion fiscale et de distribuer les richesses de manière plus équitable. (*cath.ch/réd.*)

■ Info

Chômage brésilien

Dans son dernier rapport sur l'employabilité, l'Organisation internationale du travail (OIT) affirme que 700 000 chômeurs sur les 3,4 millions prévus en 2017 seront Brésiliens. Ce qui représente un chômeur sur cinq dans le monde. Le Brésil est cité à plusieurs reprises dans ce document comme un pays possédant un marché du travail particulièrement affecté par la crise de l'emploi. Le pays comptait déjà en 2015 9 millions de personnes sans emploi.

L'OIT souligne également que les conséquences des mesures d'austérité mises en place au Brésil et dans d'autres pays pourraient être directement responsables de plus de 2 millions de pertes d'emplois dans le monde. Elle évoque encore, comme motifs de chômage, la baisse des investissements à long terme, la diminution des popula-

tions économiquement actives, et les importants niveaux d'inégalités sociales dans nombre de pays. Enfin, la mauvaise santé économique actuelle de la Chine, qui vient de révéler son plus bas taux de croissance depuis 25 ans, est également visée. Le pays devrait compter 800 000 chômeurs de plus dans les deux prochaines années. La baisse du taux de croissance de ce pays, grand exportateur et importateur de matières premières du Brésil, est l'un des principaux facteurs de la montée du chômage. (*Aleteia/réd.*)

■ Opinion

Suisse, Iran, Arabie saoudite

La Suisse a accepté, sur demande iranienne, de représenter les intérêts de l'Arabie saoudite à Téhéran, et de l'Iran à Riyad, suite à la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays en janvier 2016.

S'exprimant le 19 février 2016 dans la *Schweizer Illustrierte*, l'évêque de Bâle Felix Gmür a estimé que notre gouvernement devrait plutôt prendre ses distances avec l'Arabie saoudite, du fait de l'absence de liberté de religion dans ce pays. Un avis que ne partage pas l'irano-suisse Mohammad-Reza Djallili, professeur émérite à l'Institut de hautes études internationales et du développement de Genève.

« Les Suisses ont une longue expérience de l'Iran. Ils y défendent les intérêts des Etats-Unis depuis 1980 et ils le font bien. Son nouveau rôle de médiateur entre l'Iran et l'Arabie saoudite prouve qu'en tant qu'Etat neutre, la Suisse a toujours un rôle considérable à jouer dans les relations internationales. Son nouvel engagement souligne

aussi son intérêt à servir la cause de la paix. La diplomatie suisse ne pourra pas faire des miracles, mais elle pourra atténuer les tensions dans la région, le plus important étant que les pays concernés lui font déjà confiance. Toute la vie sociale est basée sur les relations de confiance. Sans celle-ci, il n'y a pas d'avancée possible. L'expérience passée des bons offices de la Suisse montre que, quand la diplomatie suisse donne un conseil, très discrètement d'ailleurs, son interlocuteur peut être enclin à le suivre. »

Mohammad-Reza Djalili vient de publier, avec Thierry Kellner, *L'Iran en 100 questions* (Paris, Tallendier 2016, 384 p.). Son interview complet à propos de la situation politique de l'Iran sera publié dans le prochain *choisir*. (rédaction)

■ Info

Vaincre Daech

Signe évident de détente, le secrétaire du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux a été reçu, mardi 16 février, à l'Université Al-Azhar du Caire, prestigieuse institution de l'islam sunnite, la plus ancienne université islamique encore active. L'entretien entre Mgr Miguel Ayuso Guixot et l'adjoint du Grand Imam a porté sur la nécessité de renouer le dialogue entre les deux institutions. Rappelons que les contacts avaient été interrompus suite à l'attentat contre la cathédrale copte d'Alexandrie, le 1^{er} janvier 2011 : Benoît XVI avait souligné alors la nécessité de protéger les chrétiens en Egypte et au Moyen-Orient, dans une déclaration que l'institution égyptienne avait considérée comme une interférence occidentale indue.

Après les attentats de Paris et de Bamako en novembre dernier, le Grand Imam d'Al-Azhar a dénoncé l'amalgame entre islam et terrorisme, ainsi que les incidents islamophobes en Europe. Al-Azhar, par contre, condamne aussi régulièrement les attaques de l'organisation djihadiste Daech et affiche depuis des années une volonté de promouvoir un islam modéré et le dialogue avec les chrétiens. L'institution a appelé à engager une bataille intellectuelle et idéologique pour vaincre Daech. (*Radio Vatican/réd.*)

■ Info

Site chrétien classé

Le site du baptême de Jésus, à Béthanie, sur la rive jordanienne du Jourdain, a été officiellement déclaré patrimoine de l'humanité le 2 février dernier par l'UNESCO. Mgr Maroun Lahham, vicaire patriarcal pour la Jordanie du patriarcat latin de Jérusalem, a qualifié le site de « lieu où résonne encore la voix du Christ dans un pays, la Jordanie, tranquille et sûr, au milieu d'un Proche-Orient en flammes ». (*cath. ch/fides/réd.*)

■ Info

El aux Philippines

Dans le sud des Philippines, où vit une importante communauté musulmane, le prétendu Etat islamique tente de recruter de nouveaux combattants et de contaminer des groupes locaux. Pour bloquer son infiltration, le mouvement islamique philippin a décidé de collaborer activement avec le gouvernement. « Il s'agit d'un pas très positif qui démontre la sincérité du Front

Moro islamique de libération (FMIL) dans la recherche de la paix », a affirmé le Père Angel Calvo, missionnaire clarétain, résident à Zamboanga, à l'extrême sud des Philippines. « Le FMIL est fortement engagé dans le processus de paix, qui est difficile. Le Parlement n'a pas encore ratifié l'accord signé avec le gouvernement de Benigno Aquino. La question sera renvoyée au nouveau gouvernement issu des élections de mai prochain », conclut le missionnaire. (*fides/réd.*)

■ Info

Vente des cures vaudoises

La section vaudoise de Patrimoine suisse s'oppose à la vente de vingt cures par l'Etat de Vaud. Ces cures représentent un ensemble exceptionnel sur le plan suisse, voire européen, estime l'association. Elles méritent donc une protection particulière, qui risquerait de ne plus être assurée en cas de vente. « Les cures sont un héritage unique d'un moment de notre histoire, elles ont contribué à façonner l'image de notre pays », relève-t-elle. La majeure partie des cures vaudoises ont été construites entre 1536 - date de la conquête bernoise et de la Réforme - et 1845. Elles sont d'une qualité architecturale et d'une exécution remarquables. Depuis les années 70, cet ensemble fait l'objet d'une attention particulière de la part de l'Etat.

Pour les cures de moindre intérêt construites après 1845, Patrimoine suisse estime que l'on pourrait examiner l'opportunité d'une éventuelle vente à certaines conditions : que la cure soit vide de pasteur et de locataire, qu'elle ne constitue pas, avec l'église et l'école,

un ensemble significatif pour l'identité du village et qu'un droit de préemption soit accordé aux paroisses et aux communes. De fait, sur les vingt cures en question, dix-huit seraient ainsi exclues de toute vente. (*cath.ch/com/réd.*)

■ Info

Exercices pour les évêques

« La grâce de l'ordination, tout en donnant des compétences pastorales spécifiques, ne supprime pas l'obligation d'étudier, de prier et de faire face à l'évolution de la culture », a déclaré le cardinal Marc Ouellet. Préfet de la Congrégation pour les évêques, il a commenté au Vatican, le 1^{er} février dernier, les Actes du cours annuel de formation pour les nouveaux évêques *Témoins du Ressuscité*. Il a présenté l'initiative de la Congrégation qui consiste à organiser un « moment de réflexion et de partage » avec « un temps considérable dédié aux *Exercices spirituels*, avec l'aide des Pères jésuites ». « L'initiative a déjà été appréciée et profondément vécue par un premier groupe de dix évêques », a raconté Mgr Ouellet. (*zenit/réd.*)

Cure de Rougemont



Maquillages

Quand j'étais petit, un soir, je fus étonné par une formule sortie de la bouche de ma grand-mère. « Je vais me démaquiller », dit-elle. Pendant plusieurs années, j'essayais d'imaginer ce qui pouvait bien se cacher derrière ce « maquillage » que je prenais pour une sorte de masque. Pendant la journée, elle portait le masque de la grand-mère idéale. Mais la nuit, se changeait-elle en sorcière ?

Beaucoup plus tard, considérant les jeunes femmes qui se pomponnaient dans les endroits les plus incongrus, la rue, le train ou le métro, je soupçonnais le pot au « rose », dans les deux sens du mot. Tiré du pot, le rose du maquillage cachait un vide ! Et prise au pied de la lettre, l'expression indiquait que le maquillage, tel un trompe-l'œil, visait à faire croire à l'existence de quelque chose qui n'existait pas.

Dans un troisième temps, le grand âge venant, je me suis rendu compte de mon erreur. A partir de ce rien, le maquillage crée quelque chose : une certaine beauté. Encore faut-il qu'on ne voie pas l'artifice, le bleu, le rouge ou le noir. Car dès qu'on voit l'artifice, il n'y a plus d'art ! Beauté fascinante qui en arrive à faire oublier le monde et ses injustices.

« Et les rites religieux ? pensai-je, ne sont-ils pas des maquillages, eux qui simulent un cosmos parfait ? » Les rites et leur décorum interdisent toute

relation au monde réel ; ils engloutissent le fidèle dans la fascination des parures liturgiques. Tel le superstitieux, Narcisse des temps modernes, en contemplant mon reflet dans l'image lisse de la liturgie, je me perds dans un pur reflet. « Mais non ! me dis-je alors, le maquillage, qu'il soit esthétique ou liturgique, ne peut être entièrement négatif. »

Je cherche aujourd'hui à distinguer la beauté divine qui me réveille sans me détourner des miasmes de la vie, et la beauté du diable, fascinante, celle de l'idole. Gare aux idoles, dit le psaume : « Elles ont une bouche et ne parlent pas, des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, des narines et ne sentent pas... Qu'ils deviennent comme elles, tous ceux qui les font, ceux qui mettent leur foi en elles » (Ps 13,5-8).

Pour ne pas contribuer à fabriquer une idole, le maquillage doit rester ce chantier permanent où je cherche à discerner, sous les dehors de la liturgie comme sous ceux du visage de mes proches, le reflet de la grâce. Ce discernement me fait découvrir cette force non violente, gratuite, qui me pousse à construire un monde où homme et nature vivent en harmonie, reflet de la beauté de Dieu.

Etienne Perrot *sj*

Terre sainte

« Depuis la Galilée, nous soutenons les chrétiens de Syrie »

●●● Une interview de **Mgr Georges Bacouni**, Haïfa archevêque catholique-melkite de Saint-Jean d'Acre et de toute la Galilée par **Bernadette Bitar**, Genève journaliste

La convivialité, la paix et l'unité sont au cœur des propos de Mgr Georges Bacouni.¹ Archevêque catholique-melkite de Saint-Jean d'Acre et de toute la Galilée depuis l'été 2014, il est à la tête d'un diocèse en Israël, composé de 33 paroisses, 36 prêtres et environ 76 000 fidèles. C'est la communauté chrétienne la plus nombreuse de Galilée.

Bernadette Bitar : *Mgr Georges Bacouni, vous étiez en Syrie au début de la guerre, vous connaissez bien le pays. Comment vivez-vous ce conflit qui embrase le Proche-Orient ?*

Mgr Georges Bacouni : « J'ai fait l'expérience de la guerre au Liban (1975-1990). J'en ai subi les impacts. Et quand la guerre a débuté en Syrie, en 2011, j'y étais en effet, en tant qu'administrateur patriarcal du diocèse de Homs, Hama et Yabroud. Pour moi, il n'y a qu'une seule voie à suivre, c'est

celle de la paix par le dialogue. On ne résout rien par la force : cela fait des milliers de morts, de réfugiés, d'orphelins, de veuves... et pour finir, tout le monde doit quand même s'asseoir à la même table pour parler.

» En Galilée, nous n'avons pas de réfugiés qui viennent de Syrie, mais nous avons organisé une collecte à Noël pour les chrétiens syriens qui souffrent de la guerre, pour leur montrer notre solidarité. Pour leur dire que nous sommes à leurs côtés. J'ai été très surpris par la somme que nous avons collectée : environ 66 000 euros (74 000 francs suisses) ! C'est beaucoup pour un diocèse comme le nôtre. Les chrétiens de Galilée ne sont plus actuellement dans une démarche de demande d'aide systématique ; ils comprennent qu'il y a plus malheureux qu'eux, et ils donnent volontiers lorsqu'ils savent où va leur argent. Nous avons envoyé cet argent à des ONG chrétiennes en Allemagne et en France, car nous ne pouvons pas le transférer directement en Syrie. »

Vous aviez toujours vécu au Liban. Qu'est-ce qui vous a le plus surpris en arrivant en Galilée ?

Se montrer solidaire avec les chrétiens de Syrie est une évidence pour Mgr Bacouni, qui a connu la guerre au Liban et vécu les premières heures du conflit syrien. Car pour obtenir la paix, il faut améliorer les conditions de vie des populations. Une expérience confirmée par ses nouvelles fonctions en Terre sainte et confiée lors de son passage en Suisse.

1 • Né au Liban, en 1962, Mgr Georges Bacouni est entré au séminaire en 1990, après des études d'économie. Il travaille quelques années dans le secteur bancaire, puis rejoint l'Institut de Saint-Paul à Harissa. Il est ordonné prêtre en 1995. De 2005 à 2014, il est évêque de Tyr, au Liban, et entre 2010 et 2011, vicaire patriarcal en Syrie.

« C'est de découvrir des Arabes différents. Les Arabes israéliens n'ont pas la même mentalité que les autres Arabes. Ils sont plus occidentalisés, même s'ils ont gardé de nombreuses traditions moyen-orientales. »

A Tyr, vous viviez dans un milieu principalement musulman. A Haïfa, vous évoluez dans une société majoritairement juive. En Israël, les chrétiens sont une minorité dans la minorité arabe. Comment aborder cette situation ?

« Je sais ce que c'est que de vivre dans une minorité et quelle attitude particulière il faut adopter. Je constate que les gens qui font partie des minorités ont de la peine à prendre conscience de cette réalité. Dans une démocratie, quand on appartient à une minorité, on doit accepter de ne pas être toujours représenté. Et c'est pour cela que j'ai dit, lors de la réception organisée en mon honneur à Tyr avant

mon départ pour Haïfa : "Je pars et je vais apporter là-bas la culture de la convivialité". »

Les violences entre communautés sont fréquentes en Israël. Les chrétiens de Galilée craignent-ils un embrasement ?

« Non, et il n'y a pas de crainte à avoir. A Haïfa, les relations sont très bonnes entre les communautés. D'ailleurs, en Galilée en général, les choses sont plus calmes que dans la région de Jérusalem. Les violences sont plus fortes dans les zones plus pauvres. En arabe, on dit : "La pauvreté est le carburant de la guerre". Pour avoir la paix, il faut améliorer les conditions de vie. »

La cohabitation entre les différentes communautés chrétiennes en Terre sainte est-elle sereine ?

« Je crois qu'il nous faudrait insister davantage sur ce qui nous unit entre chrétiens et moins sur nos différences, car nous sommes en train de présenter une fausse image aux non-chrétiens. L'autre jour, nous étions invités par le président de l'Etat d'Israël à l'occasion de Noël et du Nouvel An. "Je vous souhaite un Joyeux Noël, a-t-il dit mais seulement à une partie d'entre vous, car les autres n'ont pas encore célébré Noël..."² Cette déclaration illustre bien les perceptions erronées que nous induisons. Nous aurions vraiment besoin de sacrifier nos petites différences pour le bien de l'unité. Il nous faudrait davantage de théologie œcuménique sur l'amour du prochain, de réflexion sur comment s'aimer et comment être Un. »

2 • Cette rencontre a eu lieu après le Noël catholique (25 décembre), mais avant le Noël orthodoxe (6 janvier).

Mgr Georges Bacouni



Existe-t-il un dialogue interreligieux en Israël ?

« Nous vivons tous ensemble au quotidien et il existe un dialogue au sein de certaines universités. Mais il n'y a pas de dialogue institutionnalisé au niveau des dirigeants des diverses religions présentes, en tout cas pas en Galilée. »

Vous êtes connu pour vos visites dans les familles de votre diocèse. Comment êtes-vous accueilli ?

« Je crois que ces visites sont ce que je fais de mieux en Galilée. Je rencontre des croyants, des pratiquants, des indifférents et même des personnes hostiles aux prêtres. Et tout se passe bien, car ce que les gens désirent surtout, c'est être écoutés. Ce rôle de pasteur à l'écoute de ce que disent les chrétiens est très important. Lorsque j'ai participé au Synode sur la famille en octobre dernier, à Rome, j'ai constaté que parmi les évêques, il y avait malheureusement plus de personnalités "académiques" que de véritables pasteurs. Jésus n'est pas venu seulement pour ceux qui font du bien, mais aussi pour les pécheurs. »

Quels sont vos liens avec les pèlerins qui viennent en Terre sainte. Sont-ils nombreux en Galilée ?

« Il le sont à Nazareth et près du lac de Tibériade, à Capharnaüm,³ mais ils viennent très rarement à Haïfa, même si le Mont Carmel s'y trouve. J'en rencontre donc peu. Mais il y a tout de

même des groupes, comme les *Amis de la Galilée* chez qui j'étais en Belgique, qui cherchent à rencontrer des chrétiens de Terre sainte. Ceux-ci reviennent plusieurs fois en Galilée et restent en contact avec les familles. Un groupe de pèlerins suisses va d'ailleurs passer à Haïfa ce printemps et me rencontrera à cette occasion ; une visite qui a pu s'organiser grâce aux contacts que j'ai eus à Fribourg en ce mois de janvier. »

Il y a quelques mois, deux Palestinien-nes ont été canonisées à Rome : les catholiques de Terre sainte en sont-ils fiers ?

« Oui, la fierté des chrétiens de Terre sainte est très forte, particulièrement dans les villages d'origine de ces deux nouvelles saintes. Il est vrai cependant que les chrétiens de Terre sainte, où Jésus a vécu et où se trouvent tant de lieux sacrés, sont moins sensibles aux saints que ceux d'autres parties du monde. Personnellement, je pense que ces canonisations ont eu lieu en réaction à tout ce qui se passe maintenant au Moyen-Orient. Elles visent sans doute à encourager les chrétiens, à leur envoyer un signe du ciel : "Je suis avec vous, vous n'êtes pas seuls". »

B. B.

3 • En une année, la Terre sainte a néanmoins perdu plus de la moitié de ses pèlerins, estime Ibrahim Faltas, de la Custodie de Terre sainte, interrogé par *Radio Vatican*, le 23 janvier 2016. (n.d.l.r.)

Juifs de Suisse

150 ans d'égalité citoyenne

●●● **François Garaï**, Genève

rabbin de la Communauté juive libérale de Genève

Par votation populaire, le 14 janvier 1866, les juifs obtiennent le droit de s'installer où ils le désirent dans le pays. Jusque-là ils étaient confinés dans les villages d'Endingen et Lengnau. La nouvelle Constitution fédérale de 1874 scellera ensuite définitivement le principe de l'égalité de tous les citoyens indépendamment de leur appartenance religieuse.

L'histoire des juifs en Suisse remonte à l'époque romaine, mais aucun document de cette époque (III^e - IV^e siècle) ne peut l'attester clairement. Cependant, nous savons qu'au XIII^e siècle des juifs vivaient dans les principales villes de ce qui sera la Suisse. Ils résidaient aussi bien dans la partie allemande que dans la partie romande : Zofingen et Baden (AG), Villeneuve et Chillon (VD), Soleure...

Au milieu du XIV^e siècle, l'existence de synagogues dans de nombreuses villes, comme Bâle, Zurich, Genève, Lausanne, Morat, Lucerne, Schaffhouse et Soleure, atteste de la présence juive. A titre d'exemple, la population juive de Zurich représentait environ 2 % de la population de la ville. La peste noire aura raison de leur présence. Ils seront accusés de répandre le fléau en empoisonnant les puits ou en faisant parvenir des flacons contenant « le poison » dans des cités jusque-là épargnées. Ils seront alors brûlés en place publique ou expulsés. Plus de vingt-huit communautés juives seront ainsi anéanties. Néanmoins quelques individus, surtout des médecins, resteront ou reviendront par la suite et leur présence sera tolérée.

De petites communautés vont ainsi resurgir dans différentes villes. Au XV^e siècle, on atteste d'un ghetto juif à Genève, rue des Granges. Mais des accusations de meurtre rituel et leur

déclin progressif dans leur rôle de prêtres entraîneront à nouveau leur disparition dans tout le pays dès la fin du XV^e siècle.

Droit de résidence

Bien plus tard, et progressivement, ils recevront le droit de s'établir dans certains cantons. Au regard de ce qui se passe aujourd'hui, on peut considérer en souriant la façon dont cette autorisation leur sera donnée.

Au début du XIX^e siècle, la France - après avoir imposé l'égalité de tous lors de l'avancée napoléonienne et après avoir reflué suite au règlement issu du Congrès de Vienne de 1815 - reste soucieuse de la façon dont la Suisse traite ses citoyens. Les gouvernements français exigent des autorités suisses que tous les Français soient traités de manière égale, qu'ils soient chrétiens ou juifs. Cette exigence a eu pour conséquence de poser la question de la citoyenneté des juifs sur le sol helvétique.

Dès 1809 en Argovie, les juifs peuvent s'organiser à condition de respecter les lois cantonales, sans toutefois recevoir la citoyenneté. Un nouveau pas est franchi en 1824. La communauté juive est autorisée à lever des fonds pour assurer ses services, y compris envers ses membres dému-

nis. Le droit de résider dans le canton leur est accordé mais en tant qu'étrangers.

En 1862, le Grand Conseil argovien accorde l'émancipation aux juifs du canton, mais une initiative populaire annule cette décision. Cette situation ambiguë génère une réflexion plus générale qui, lors de la révision de la Constitution fédérale en 1866, aboutit à leur accorder le droit de résidence et l'égalité civique et légale dans toute la Confédération. Paradoxalement, le seul canton à ne pas mettre en application toutes les dispositions de la Constitution fédérale est le canton d'Argovie. Il faudra attendre le 1^{er} janvier 1879 pour que - suite à une vigoureuse campagne de l'historien Meyer Kayserling, également rabbin de la communauté d'Endingen, et à l'intervention du Conseil fédéral - les juifs du canton d'Argovie jouissent des mêmes droits que ceux habitant les autres cantons.

On ne peut pas passer sous silence le résultat de la votation populaire de 1893 aboutissant à l'interdiction de l'abattage rituel, une mesure prônée par les milieux antisémites et visant à réduire l'immigration juive. Aujourd'hui, cette interdiction n'est plus incluse dans la Constitution mais perdue dans le cadre de la Loi fédérale sur la protection des animaux.¹

On peut également citer le domaine universitaire, où des enseignants juifs purent dispenser leur savoir. Gabriel Gustave Valentin de Breslau fut nommé professeur ordinaire à l'Université de Berne en 1836, comme le Grand rabbin Joseph Wertheimer à Genève en 1874.

A Berne, un doyen juif fut nommé en la personne de Moritz Lazarus, comme Max Büdinger à Zurich.

Un long chemin

Ce raccourci historique montre combien le chemin fut long et sinueux. Aujourd'hui nous constatons qu'en 150 ans, la situation des juifs en Suisse a évolué vers l'acceptation et l'intégration, aussi bien dans les lois que dans les faits. Ceci ne fait nullement oublier les sombres années du siècle dernier. Car ce sont les autorités fédérales qui demandèrent aux autorités allemandes d'apposer un « J » sur les passeports des juifs allemands afin de les distinguer à leur entrée sur le territoire helvétique des autres citoyens du III^e Reich. Or, pendant la Deuxième Guerre mondiale, les responsables savaient pertinemment que les nombreux juifs qui cherchaient refuge en Suisse et qui étaient refoulés de l'autre côté de la frontière, une fois repris par la gendarmerie française ou les militaires allemands, étaient, dans presque tous les cas, déportés dans les camps de concentration et d'extermination. Cela

Synagogue d'Endingen (Argovie)



1 • Lire à ce sujet, **Pascal Krauthammer**, *L'abattage rituel des animaux*, in *choisir* n° 510, juin 2002. Voir www.choisir.ch (n.d.l.r.)

n'a pas empêché les autorités suisses de fermer les frontières et d'expulser de nombreuses personnes fuyant les pays occupés par les nazis.

On se rappelle également les tensions soulevées par la question des fonds en déshérence. C'est pourquoi le Conseil fédéral a nommé en 1996 la Commission Bergier, qui a rendu son rapport en décembre 2001. Les conclusions de cette commission et le travail pédagogique de nombreux historiens ont permis que, dans un souci de justice d'abord et d'apaisement ensuite, d'indispensables décisions soient prises.

D'autres dates peuvent également être relevées : ainsi en 1973, le Département militaire fédéral édicte une ordonnance sur les jours fériés en tenant compte des devoirs religieux des soldats juifs ; et en 1999, la conseillère fédérale Ruth Dreifuss, qui ne cache pas sa judaïté, est la première femme à accéder à la présidence de la Confédération. Comme on peut rappeler que dans les cantons qui reconnaissent les communautés religieuses chrétiennes comme collectivités de droit public, cette reconnaissance a été élargie aux communautés juives, la dernière en date étant celle de Lausanne et du Canton de Vaud en 2001.

Suisses, de religion juive

Depuis l'émancipation des juifs en Suisse en 1866, les communautés juives ont participé et participent pleinement à la vie en Suisse. Certaines aujourd'hui continuent à se développer, faisant partie intégrante du tissu social et économique. D'autres, par contre, ont disparu. Ainsi, au XIX^e siècle, les juifs d'Avenches constituaient près de 15 % de la population. Aujourd'hui, la synagogue qui se trouvait au pied

d'une tour médiévale et pouvait contenir plus de cent personnes, n'existe plus. Tel fut le cas également de la communauté d'Yverdon. Quant à la synagogue de Delémont, elle a été transformée en musée. La Suisse alémanique a connu le même phénomène, et en 2009 notre communauté a reçu un *Sefer Torah* (rouleau de parchemin contenant le Pentateuque en hébreu) de la communauté de Kreuzlingen, qui venait de fermer les portes de sa synagogue faute de fidèles.

Aujourd'hui, les 18 000 juifs vivant en Suisse constituent un groupe parfaitement « helvétisé », qui participe pleinement à la vie sociale, intellectuelle, artistique, politique, militaire et économique du pays.

Souvent, la question suivante est posée aux communautés juives de Suisse : « Etes-vous Suisse ou Israélien ? » ; « Etes-vous juif ou suisse ? » Cela indique une certaine méconnaissance du tissu social juif en Suisse. A la première question, il est aisé de répondre en disant : « J'ai un passeport suisse, donc je suis suisse. » Il ne faut pas confondre *israélien* et *israélite*. Le premier qualifie une citoyenneté, le second une identité religieuse. La tendance au sein de nos communautés est de remplacer le terme *israélite* par *juif*, puisque les juifs aujourd'hui sont majoritairement les descendants des Judéens qui habitaient la Judée jusqu'en 135 de notre ère lorsque les Romains, voulant effacer toute trace juive sur cette région et en particulier sur Jérusalem, l'appelèrent la Philistie, d'où découle le nom de *Palestine*.

Je suis donc un Suisse de religion juive. D'où ma réponse à la deuxième question. Lorsque je suis au sein de la société civile, je me comporte comme tout citoyen helvétique doit ou devrait se comporter, en respectant les lois

cantonaux et fédérales. Lorsque je suis appelé à exprimer mon opinion lors d'élections ou de votations fédérales, je pense agir comme chacun dans notre pays, en décidant selon mes convictions et mes références éthiques. Celles-ci, pour moi, se trouvent également exprimées dans ma tradition religieuse.

Identités complexes

Nous avons tous une identité complexe, fruit d'une éducation à multiples facettes. Nous apprenons de notre milieu familial, scolaire, amical, professionnel et plus encore. Nos références sont nombreuses, les miennes également. Certaines sont plus immédiates et plus importantes que d'autres. Toute question posée comporte un aspect éthique. Il est évident que dans ce cas, avec d'autres références, la référence juive jouera un rôle essentiel. A aucun moment une référence ne sera unique, car si nous sommes uniques et ne ressemblons à aucun autre, notre pensée est complexe et nos histoires différen-

tes. Penser une Helvétie unique pour tous, un esprit « suisse » identique pour tous, c'est tomber dans le même travers que les irrédentismes religieux et/ou politiques qui déchaînent les passions et sèment la violence. Il en va de moi comme de tous mes concitoyens, qu'ils soient chrétiens, musulmans, juifs... agnostiques ou athées.

Nous bénéficions en Suisse d'un cadre de vie qui permet à chacun d'être lui-même et de vivre en confiance avec les autres. Ce cadre de vie peut encore être amélioré, en dépit des velléités de certains au renfermement sur soi et à la glorification d'un passé mythifié et illusoire. Nous vivons dans un pays démocratique, qui garantit à tous ses citoyens l'égalité des droits et également l'égalité des devoirs. Nous vivons dans une société laïque, différente selon les cantons, mais qui partout reconnaît à chacun le droit de vivre selon sa foi ou son absence de foi. C'est pourquoi, en dépit d'un antisémitisme toujours présent, il fait bon vivre en Suisse quand on est juif.

F. G.

religions



Tout ce qui brille n'est pas or.

La ruée vers l'or chasse les familles paysannes de leurs terres.
voir-et-agir.ch | CCP 46-7694-0

PAIN POUR LE PROCHAIN ACTION DE CARÈME
 En collaboration avec «Être partenaires»

SPINAS CIVIL VOICES

Vers l'homme augmenté

Et remplacé ?

●●● **Charles Delhez sj**, Namur

aumônier de l'Université, enseignant des sciences religieuses¹

Jadis, la science interrogeait nos origines et entraînait en conflit avec la religion. Aujourd'hui, c'est l'avenir de l'homme, et même son identité, qu'elle bouscule. A n'en pas douter, la cybernétique transforme notre paysage quotidien et questionne notre liberté.

Le *transhumanisme* (mot inventé par Julian Huxley en 1957),² visant à accroître les capacités humaines, se déploiera-t-il en un *post-humanisme*, un Homme autre - débarrassé de son corps ? - succédant à celui que nous sommes actuellement ? Dans les laboratoires, une humanité nouvelle se prépare discrètement, mais à une allure vertigineuse. On parle d'un véritable tsunami.

La « grande convergence » des technosciences - les NBIC, pour Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et sciences Cognitives - change la donne et ouvre des horizons insoupçonnés : augmentation des capacités cognitives du cerveau, interface cerveau/ordinateur ou même cerveau/cerveau, conduite directe des machines par la pensée... Avec les NBIC, la manipulation se fait de plus en plus discrète, autant que puissante. Viendra le jour où l'humanité ne se rendra plus compte qu'elle est conduite, avec son consentement, par des artefacts qu'elle aura elle-même engendrés.

Les chercheurs sont insensiblement passés d'une science de la découverte à une science de la création (clonage, OGM). La frontière entre naturel et artificiel, entre soin et amélioration des

capacités physiques et mentales tend à s'estomper. Il est question d'améliorer nos facultés, mais aussi de prolonger la vie biologique sur une très longue durée (pour quelques-uns du moins).

Des nanomachines injectées dans le sang pourront transmettre des paramètres biologiques à des ordinateurs capables de les analyser, pour faire de la maintenance préventive de maladies en cours de développement. On travaille désormais à l'échelle d'un nanomètre, mesure cent mille fois plus petite que le diamètre d'un cheveu. Des êtres humains reçoivent des greffes de parties mécaniques en vue d'augmenter leurs performances physiques et cérébrales (que l'on se rappelle Oscar Pistorius, cet athlète sud-

- 1 • Charles Delhez est l'auteur de *Quel homme pour demain ? Science, éthique et christianisme*, Namur, Fidélité 2015, 174 p. Voir la recension de cet ouvrage in *choisir*, janvier 2016, n° 673, p. 42.
- 2 • Biologiste évolutionniste britannique opposé à l'utilisation scientifique du concept de race, Julian Huxley était un humaniste réputé. Suite aux utilisations de l'eugénisme par les nazis, il inventa le terme de transhumanisme pour décrire le point de vue selon lequel l'homme pourrait s'améliorer grâce à la science et la technologie. Il fut le premier directeur de l'UNESCO. (n.d.l.r.)

africain amputé des deux tibias, spécialisé dans le sprint et participant à un championnat du monde pour valides). On les appelle des « cyborgs » - contraction de *cybernetic organism*. La cyborgologie est maintenant enseignée dans de nombreuses universités. Des opérations médicales sont effectuées de manière partiellement automatique. Il y a des prothèses de réparation, de soutien, de remplacement, d'augmentation, mais aussi des prothèses neurales (couplées au système nerveux), des prothèses de perception artificielle, des organes artificiels (cœur, sphincter). Une régulation et une stimulation (cardiaque, cérébrale, transcrânienne) sont possibles (ainsi les pacemakers).

La réparation ou l'augmentation de nos capacités ne passe plus par une machine extérieure, mais par une action directe sur notre corps. Tel est le transhumanisme. Nous allons pouvoir bricoler la vie. Certains entrevoient une « Humanité 2.0 » où presque rien d'aujourd'hui ne sera reconnaissable. Nous sommes occupés à remodeler notre propre espèce, avec les risques de l'apparition de deux types d'humains : les « améliorés » et les autres, des surhommes et des sous-hommes, des plus ou des moins performants.

Cette évolution technoscientifique entraînera très probablement une « rupture anthropologique » ou tout au moins une bifurcation.³ L'homme organise lui-même son propre dépassement, mais vers quoi ? Certains font même le rêve fou d'une nouvelle nature humaine.

L'ère des robots

Dans un avenir très proche, des ordinateurs de plus en plus minuscules, aux mémoires gigantesques, pourront servir de prothèses aux humains et ainsi les compléter. Mais aussi prendre leur place. Nous entrons dans l'ère des robots. Ces machines construites par l'homme possèdent des senseurs pour appréhender leur environnement, contiennent des programmes qui leur permettent de définir une réponse et disposent des moyens de la mettre en œuvre. Ils peuvent être ou non mobiles. Quantité de robots dispensent déjà de tâches manuelles répétitives, surtout dans le domaine industriel (emballage alimentaire, chargement des outils sur des machines d'usinage, manutention...). Les étudiants sont habitués à voir leurs copies corrigées par des robots (les fameux QCM), et au téléphone, ce sont des machines qui nous répondent.

Apparaissent maintenant des robots « intelligents » (on parle d'intelligence artificielle). Des robots humanoïdes (ou anthropomorphes) accueillent les clients et d'autres se mettent au service des personnes âgées. Des entretiens d'embauche peuvent être menés par eux, et on a pu voir le *Los Angeles Times* expérimenter un logiciel d'écriture automatique d'articles. A Hong Kong, un robot a été nommé au sein d'un conseil d'administration d'une société. On sait que deux tiers des opérations boursières sont désormais réalisés par des machines, d'une rapidité sans



3 • Voir l'interview de Daniela Cerqui, aux pp. 20-23 de ce numéro.

commune mesure avec celle des *traders*. La machine pourrait même un jour créer d'autres machines meilleures qu'elle-même, qui se réparent seules et peuvent évoluer d'elles-mêmes. Voici donc la troisième révolution industrielle. On devine les conséquences qu'elle aura sur le marché du travail.⁴

Les robots pourraient, selon certaines prédictions, remplacer des humains d'ici à 30 ans dans 90 % des métiers actuels, à moins que le chômage massif n'entraîne des ruptures sociales violentes et ne ralentissent l'évolution des technologies. Mais on assistera sans doute aussi, comme lors des révolutions industrielles précédentes, à un transfert d'emplois. Le rapport en vue du Forum économique mondial de Davos 2016 pronostiquait, pour les pays industrialisés, une perte de 7,1 millions d'emplois, compensée par 2 millions d'emplois nouveaux.

Les robots humanoïdes, pour leur part, parviennent à analyser les dispositions intérieures de quelqu'un (agressivité, détente, sympathie, etc.). Ils seront aussi bientôt capables de simuler des émotions en réponse aux nôtres. Ces ersatz d'êtres humains, programmés pour répondre à nos désirs et besoins, deviendront ainsi des « partenaires idéaux », auxquels l'homme risque de s'attacher, développant à leur égard une relation affective ambiguë et projetant sur eux une capacité à l'empathie.⁵

La prudence est de mise, car il se pourrait bien qu'un jour nous les percevions comme une nouvelle catégorie d'êtres « vivants », auxquels il faudrait même accorder des droits. Nous pourrions aussi être tentés de nous passer des autres ... jusqu'au jour où les autres se passeront de nous ! Notre liberté, enfin, risque d'en prendre un coup, car les robots seront toujours construits par des humains. Qui pour-

ront prendre un pouvoir démesuré sur leurs utilisateurs et avoir accès à leur vie privée, et même intervenir dans leur prise de décision.

Une guerre nouvelle

C'est dans le domaine militaire que les avancées sont peut-être les plus spectaculaires. Si les drones combattent à distance mais restent commandés par des humains,⁶ il existe des robots autonomes armés, dotés d'intelligence artificielle et d'une capacité de décision indépendante des militaires. Il y a déjà des démineurs, mais aussi des fantassins bientôt bipèdes. On parle également de *Sala*, pour « Systèmes d'armes létaux autonomes ». Ainsi les robots *Fire-and-Forget* sont lancés dans les airs et poursuivent seuls leur mission, mais sans conscience. En 2011, en Libye, des machines ont réduit à néant huit tanks simultanément.

Il n'y a donc plus de lien immédiat avec l'homme. Les vrais responsables pourront toujours se cacher derrière les robots. Leur liberté sera de plus en plus diluée, se situant au niveau des choix de société que nous faisons aujourd'hui.

Bien programmées, les machines ne connaissent pas les bavures humaines tels la torture ou le viol, dira-t-on. Mais seront-elles toujours programmées au service d'une « guerre juste » ? Sans

4 • Voir l'article de **R.-Ferdinand Poswick**, aux pp. 24-28 de ce numéro.

5 • Voir l'article de **Serge Tisseron**, « Des robots et des hommes. L'illusion de l'empathie », in *choisir* n° 665, mai 2015, pp. 20-24.

6 • Voir **Alexandre Vautravers**, « De la torpille aux drones », in *choisir* n° 673, janvier 2016, pp. 22-25.

parler de possible utilisation à des fins terroristes. La guerre devenant sans risque, pour l'agresseur du moins, pourrait en devenir banale. Et le fossé se creuser entre les nations qui disposent de robots et celles qui en sont dépourvues.

La liberté de l'homme

« Je crains, disait Einstein, le jour où la technologie dépassera l'homme. » Mais certaines limites sont déjà en train d'être franchies. Selon le directeur du développement chez Google, Ray Kurzweil, d'ici 2045, l'intelligence artificielle sera un milliard de fois plus puissante que la réunion de tous les cerveaux humains ! Il faudra donc non seulement contrôler ces intelligences, mais être en mesure de le faire. Ce qui paraît de plus en plus improbable.

Dans un entretien à la BBC, le célèbre physicien cosmologiste Stephen Hawking, qui s'exprime pourtant lui-même par l'intermédiaire d'un ordinateur en raison d'une maladie, a lancé un cri d'alarme : l'intelligence artificielle pourrait bien signifier la fin de l'humanité. Il est possible, a-t-il déclaré, qu'⁷« une fois que les hommes auront développé l'intelligence artificielle, celle-ci décolle seule et se redéfinisse de plus en plus vite... Les humains, limités par une lente évolution biologique, ne pourront pas rivaliser et seront dépassés. »⁷

A mettre systématiquement une machine autonome à la place de l'homme, on en vient à considérer l'homme

comme une machine. Or une machine peut-elle donner sa vie par amour ? L'Évangile - comme bien d'autres traditions - nous invite à agir pour un Bien plus grand. Et même si on peut stocker cette sagesse dans les intelligences artificielles, c'est la liberté de l'homme qui fait la beauté du choix, qui donne une valeur à nos actes. Sans liberté, il n'y a plus de qualification morale. Cette liberté demeure notre principale identité. Nous ne pouvons accepter de devenir une simple touche de piano, pour reprendre l'image de Dostoïevski ! Durant des siècles, la culture occidentale a insisté sur ce qui différenciait l'homme du reste du monde, de la nature, des animaux. Aujourd'hui elle a de plus en plus tendance à considérer l'humain comme un élément de la nature, jusqu'à en faire un être entièrement manipulable par les technosciences. D'aucuns parlent même de la « fin de l'exception humaine ».⁸

Mais n'avons-nous pas une originalité qui nous rend profondément différents, comme le torrent bondissant est autre que le glacier dont il est issu ? Une continuité, certes, mais aussi une particularité qui ne semble pas inscrite dans nos gènes, même si ceux-ci la rendent possible ? Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes les seuls êtres capables de conscience réflexive et, par le langage, de partage de notre pensée. L'homme sera toujours plus qu'un objet de science, car il est aussi celui qui fait de la science et qui est, pour lui-même, plus qu'un problème : un « mystère ». Nous sommes, disait Teilhard de Chardin, « les joueurs, en même temps que les cartes et l'enjeu ».⁹

Ch. D.

7 • Voir *La Libre Belgique* du 4 décembre 2014.

8 • Titre du livre de **Jean-Claude Schaeffer**, Paris, Gallimard 2007.

9 • **Pierre Teilhard de Chardin**, *Le phénomène humain*, Œuvres complètes, t. 1, Paris, Seuil 1955, p. 22.

Post-humanisme

Le fantasme de la maîtrise

●●● Une interview de **Daniela Cerqui**, Lausanne, anthropologue, enseignante à l'Université de Lausanne par **Lucienne Bittar**, Genève, rédactrice en chef de « choisir »

Post-humanisme. Le terme inspire nombre d'auteurs de science-fiction et gagne avec insistance les médias. Pour Daniela Cerqui, anthropologue spécialiste des nouvelles technologies,¹ ce n'est pas qu'un effet de mode. La question est à prendre au sérieux. Elle est révélatrice de la profonde tendance au scientisme qui traverse notre culture.

En 2013, interrogée par *Rue89*,² Daniela Cerqui définissait le transhumanisme comme une idéologie affirmant qu'il est du devoir de l'homme d'utiliser toutes les avancées possibles des sciences et des technologies pour augmenter ses performances. Quitte à parvenir à un point de rupture au-delà duquel nous ne pourrions plus parler d'humain mais de post-humain. Une hypothèse extrême, portée un peu plus chaque jour par la réalité.³

Lucienne Bittar : *Les transhumanistes cherchent à dépasser les limites de notre espèce, ce qui attire et inquiète à la fois. Car l'homme cherche depuis toujours à repousser les frontières, notamment celles de la connaissance et de la mort, mais il a aussi besoin de sécurité, donc de limites. Comment, en tant qu'anthropologue, comprenez-vous cette tension ?*

Daniela Cerqui : « Avant de parler de transhumanisme, il faut définir l'humanisme. Chaque société a sa propre définition de ce qu'est un être humain, même si elle n'est pas nécessairement formulée. Vous dites que l'humain a besoin de sécurité. Ce faisant, vous partez d'une définition psychologique de l'humain certes courante, mais biaisée. Le besoin de sécurité est une

construction sociale et non un besoin "naturel", physiologique, comme s'hydrater, se nourrir ou dormir.

» Dans notre société occidentale, notre idée de l'humain s'est plutôt bâtie autour des recherches paléontologiques. Pendant très longtemps, on a décrit l'humain comme un utilisateur d'outils. Cette vision se veut scientifique et donc dépassant le cadre des croyances et des mythes fondateurs. Mais ce qui, justement, est spécifique à notre société, c'est que nos mythes fondateurs s'appuient sur des théories scientifiques ! »

Etre humain serait donc élargir son potentiel grâce à des prolongements extérieurs à soi ?

« Oui, cette notion rend évidente l'utilisation de la technique. Ce faisant, nous ne nous interrogeons pas sur la

1 • Daniela Cerqui a effectué un travail d'observation au Département de cybernétique de l'Université de Reading, dans le laboratoire de Kevin Warwick. Celui-ci s'était greffé un implant sous-cutané connecté au système nerveux en 2002 (enlevé depuis). La prochaine étape du programme devrait consister en un implant dans le cerveau pour développer la communication par la pensée.

2 • <http://rue89.nouvelobs.com>

3 • Voir l'article de **Charles Delhez** aux pp. 16-19 de ce numéro.

finalité de l'existence des outils, mais sur leur usage. Nous considérons qu'il n'y a pas d'humain sans technique. Et jusque dans les années 60, on tenait aussi pour vrai son corollaire : il n'y a pas de technique sans humains. La spécificité des humains par rapport aux animaux était, pensait-on, d'être capables de contrôler la technologie et de transmettre le savoir de génération en génération. D'avoir un usage social de la technique. Nous en sommes bien revenus ! »

Pourtant le transhumanisme, d'une certaine façon, s'appuie sur cette vision puisqu'il cherche à transformer notre espèce grâce à la technologie. Le britannique Neil Harbisson, premier cyborg officiellement reconnu en tant que tel sur son passeport (depuis 2004), se définit ainsi : « Je ne me considère pas comme un humain. Je suis un organisme avec de la cybernétique, un cyborg. En ce sens j'adhérais plutôt au post-humanisme, qui dépasse l'idée d'humain. »⁴

« Il y a bien cette idée chez les transhumanistes qu'il est de notre devoir d'utiliser les sciences et les technologies à disposition pour augmenter nos performances et transcender notre condition humaine. Mais ils s'appuient plutôt sur les théories de l'évolution qui indiquent l'existence d'une loi universelle qui conduit du plus simple au plus complexe. Ainsi il y a eu un moment où, naturellement, un organisme pluricellulaire a remplacé un organisme unicellulaire.

« La cybernétique dit qu'il n'y a pas de différence ontologique entre le vivant et le non vivant. Tout est question d'organisation. C'est la manière dont les atomes sont organisés qui fait que cet objet est en plastique, alors que moi je suis un être vivant intelligent. Il n'y a pas de différence de nature entre les deux, mais juste une organisation plus complexe.

» Les transhumanistes s'appuient sur cette base scientifique pour dire qu'il est naturel que l'humain actuel cède la place à une espèce plus complexe, associée à la machine. Que l'humain est devenu obsolète et que l'évolution implique forcément mieux que lui. L'énorme paradoxe du transhumanisme, c'est cela finalement : programmer la disparition de notre espèce ! Mais pourquoi faudrait-il utiliser notre savoir scientifique et la maîtrise de notre environnement pour réaliser cet objectif plutôt que pour chercher à préserver l'humanité ? Pour ma part, je suis attachée à l'Homme ! »

Si je comprends bien, pour les transhumanistes, toute chose n'étant qu'un amalgame d'« atomes », nous allons naturellement vers un alliage du vivant et du non vivant.

« Exactement. Toutes les objections que l'on pourrait avoir à l'idée d'interchangeabilité entre vivant et non vivant tombent. Mais contrairement à ce que la majorité des gens pensent, cette vision ne va pas à l'encontre des valeurs de notre société. Elle est au contraire révélatrice des tendances profondes qui la traversent. Elle fait partie intrinsèque de notre culture et elle nous indique dans quelle direction nous allons. »

4 • *Migros Magazine*, 18.01.2016. Neil Harbisson souffre d'achromatopsie et ne peut donc pas discerner les couleurs. Une antenne avec un détecteur de lumière a été greffée dans son crâne. Elle lui permet de ressentir et d'entendre les couleurs.

Le transhumanisme ne serait donc pas une nouvelle révolution culturelle, au même titre que l'a été le web ?

« C'est juste une étape supplémentaire. Devenir le terminal de l'information est dans la logique de notre développement technologique. Notre société est focalisée sur l'accès à l'information et sur son traitement toujours plus rapide. Par ailleurs, je ne suis même pas sûre que le web soit une révolution culturelle.

» Il y a une trentaine d'années, alors que l'on ne parlait pas encore de transhumanisme, le français Paul Virilio a élaboré une étude de l'effet de la vitesse dans nos sociétés, qu'il a appelée la *dromologie*.⁵ Sa théorie montre que l'homme a d'abord maîtrisé la vitesse de ses déplacements dans l'espace, en développant les moyens de transports. La révolution des transmissions lui a ensuite permis d'accéder encore plus vite à l'information, sans avoir à se déplacer. La troisième révolution, annonçait-il, serait celle des implants robotiques dans l'humain, qui minimiserait encore plus le temps d'accès à l'information. Le web apparaît dans cette histoire-là comme une sous-catégorie de la révolution des transmissions. »

Vous parlez ici de maîtrise de l'espace et du temps. Mais il s'agit aussi de maîtriser le corps.

« Tout à fait, maîtriser l'humain jusque dans ses constituants les plus petits. L'élément le plus flagrant de cette évolution réside dans les nanotechnologies. Il y a souvent une espèce de flou autour de ce sujet. On les met toutes sur un pied d'égalité. Il existe d'ailleurs un mouvement dit de *technologies convergentes* qui soutient que les bio-

technologies, les sciences cognitives, les technologies de l'information et les nanotechnologies doivent converger pour augmenter les performances de l'humain. Or, si les biotechnologies et autres sciences se définissent par l'objet sur lesquelles elles travaillent, ce n'est pas le cas des nanotechnologies, qui se définissent par une échelle. Et qui donc peuvent s'appliquer à toutes les autres recherches.

» L'idée en réalité est de pouvoir pratiquer toutes les technologies à l'échelle nano. Or à l'échelle nano, il n'y a pas de différence entre le vivant et le non vivant : un atome est un atome, que celui soit constituant d'un cœur humain ou d'un cœur artificiel. »

Pour les post-humanistes, l'humanisme aurait donc atteint ses limites ? Cela renvoie aux recherches scientifiques de surhommes et au spectre de l'eugénisme...

« Le philosophe allemand Peter Sloterdijk avait publié en 1999 un article qui avait fait grand scandale à l'époque. Pour caricaturer, il y évoquait la possibilité de *désensauvager* l'humain, d'éliminer sa violence intrinsèque par des pratiques génétiques. En fait, il s'était contenté de dire tout haut ce qui se pratiquait déjà dans les éprouvettes des laboratoires. Le *cyborg* d'ailleurs est un terme qui a été créé dans les années 60 dans le cadre de l'exploration spatiale de la Nasa. Les chercheurs, qui réfléchissaient au concept d'un humain "amélioré" qui pourrait survivre dans des environnements extraterrestres, ont fondé les termes de *cybernétique* et d'*organisme*. »

5 • *Vitesse et politique : essai de dromologie*, Paris, Galilée 1977, 152 p.

A quel moment est-on passé du stade de la recherche thérapeutique - de la réparation ou de l'élimination de la souffrance - à celle de « l'homme augmenté », repoussant les limites de la dégradation des corps et de la mort ? Quitte à sortir des frontières entre l'homme et l'animal, ou l'homme et la machine. Voire à dissocier l'humain de la majeure partie de son corps, en dehors de son cerveau ?

« D'un point de vue historique, je ne suis pas sûre que l'on puisse parler de retournement. Même si je situe un point de rupture aux Lumières et à la foi en le Progrès. Nous passons alors en Occident d'une société théocentrée à une société technocentrée. Le salut ne passe plus par la foi et ne se situe plus dans l'au-delà, mais est attendu ici et maintenant grâce à la science.

» Reste qu'on a tort d'opposer *réparer* et *augmenter*. L'augmentation est dans la droite ligne de la réparation car la définition même de ce qu'est la réparation évolue. En 1946, l'OMS avait donné une définition de la santé qui dit ceci : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité. » C'est une définition constamment adaptable, et adaptée à notre société consumériste qui crée toujours de nouveaux besoins. Il y a des choses qui sont considérées comme des *réparations* aujourd'hui et qui auraient été vues comme des *augmentations* il n'y a pas si longtemps. L'exemple classique, ce sont les pacemakers actuels connectés à Internet, qui permettent d'alerter les médecins tout de suite en cas de problème ; ils vont donc au-delà du thérapeutique, qui est de faire battre le cœur.

» Le culte de la performance ou de la perfection réduit la norme de ce que notre société accepte comme imperfections. Les troubles de l'apprentissage, par exemple, tous ces dys (dyslexie, dysorthographe...) que l'on cherche à traiter. C'est là encore un paradoxe. On vend les technologies comme libérateurs d'un handicap, mais on fait des humains, forcément non parfaits, des personnes avec un handicap. L'armée américaine développe un programme de recherche pour permettre au pilote de chasse de *zoomer*. Un jour peut-être, tous les gens qui voient à 100 % mais qui ne pourront pas *zoomer* seront considérés comme des personnes handicapées !

» Le problème de fond, c'est la tolérance face au handicap, à la maladie. A l'heure du diagnostic préimplantatoire, la possibilité de laisser venir au monde un enfant trisomique est de plus en plus mal acceptée par exemple. »

Les comités d'éthique, les législations ne sont-ils pas de bons garde-fous ?

« Ils arrivent toujours comme la grêle après les vendanges ! Leur réflexion se base sur une distinction qui part de la définition de l'OMS. Si *l'augmenté* fait partie du besoin de la personne, il a un statut de thérapeutique et c'est un bon usage de la technique. Si le but poursuivi est de faire du transhumanisme, c'est un mauvais usage, et il faut alors mettre des garde-fous. Mais le transhumanisme ne s'apparente pas à un mauvais usage de la technologie ! C'est l'aboutissement même de la logique du bon usage thérapeutique ! Aujourd'hui nous cherchons à créer des humains toujours plus performants, mais nous ne pensons pas à la société dans laquelle ils devront vivre. »

L. B.

La révolution du travail

A l'heure du numérique

●●● par **R.-Ferdinand Poswick osb**, Maredsous (B)
 directeur du Computer Museum NAM-IP, Namur¹

La troisième révolution du travail est lancée. Rêver encore de plein emploi, c'est se leurrer. D'autres organisations sociales doivent être imaginées, pour une meilleure redistribution des gains en temps et en argent. En gardant à l'esprit cet adage chrétien : le travail est pour l'homme et non l'homme pour le travail.

Au-delà des traits paradoxaux sur le travail que nous ont légués les Evangiles (l'ouvrier de la onzième heure, le fils prodigue, l'intendant mal-honnête) et les propos assez catégoriques de saint Paul (« que celui qui ne travaille pas n'ait pas à manger » ou « j'ai travaillé de mes mains pour n'être à charge de personne »), la tradition théologique chrétienne n'a guère élaboré de réflexion systématique sur le travail, ni en Orient ni en Occident. Il faut attendre le XIX^e siècle et une définition du travail comme activité rémunérée dans la sphère publique, en lien avec l'industrialisation et la rationalité économique accouplée au marché et au capitalisme, pour qu'une réflexion sociologique, philosophique et politique se développe.

L'essor du syndicalisme, du mouvement ouvrier et leur théorisation dans diverses formes de communismes et de socialismes seront les moteurs d'une réflexion, que l'Eglise ne commencera à prendre en compte qu'avec la grande encyclique sociale de Léon XIII, *Rerum Novarum* (1891). Ce qu'on a appelé la « doctrine sociale de l'Eglise » trouvera là son premier appui sérieux. Toute une *action catholique*, destinée à évangéliser le « monde du travail », se développera à partir de

cette base. Elle sera soutenue par l'Eglise à travers les grandes encycliques socio-économiques, de Jean XXIII (notamment *Pacem in Terris*, 1963, qui s'ouvrait déjà aux problèmes de la mondialisation) à Jean Paul II (*Laborem exercens*, 1981).

Au centre, l'homme

Laborem exercens devait paraître en mai 1981 pour le 90^e anniversaire de *Rerum Novarum*, mais elle ne sera publiée qu'en septembre 1981 en raison de l'attentat manqué contre le pape Jean Paul II, qui dut subir une longue hospitalisation. Ce contexte est intéressant : le syndicat Solidarnosc, fondé à l'été 1980, commençait à ébranler l'emprise et l'empire du communisme est-européen, ouvrant la voie à une évolution sociopolitique accélérée vers ce que l'on nommera *la mondialisation*. L'encyclique et l'attentat n'adviennent donc pas par hasard. Tout en reprenant les acquis des précédentes interventions du Saint-Siège sur ces questions, l'encyclique de Jean Paul II souligne trois traits impor-

1 • www.nam-ip.be

tants, liés à la vision chrétienne ou théologique du travail : 1. la distinction à faire entre le travail au sens objectif et le travail au sens subjectif ; 2. la mise en évidence de ce que Jean Paul II va appeler l'« employeur indirect », un employeur souvent caché et anonyme, mais qui doit être soumis, comme les travailleurs de tous niveaux, aux lois de la responsabilité et de l'interdépendance ; 3. la présentation du travail comme une participation à l'œuvre créatrice de Dieu.

Ces trois idées maîtresses sont appuyées par une anthropologie, une vision d'un être humain dans son rapport au travail très clairement exprimée. L'être humain est le véritable sujet du travail : le travail est pour l'homme et non l'homme pour le travail. Le travail humain est donc prioritaire par rapport au capital ; il est un outil d'épanouissement personnel et une valeur nécessaire à l'épanouissement de la cellule familiale ; il est aussi un élément du développement culturel de l'être humain et il est porteur de valeurs spirituelles. Cette vision doit permettre de dépasser, au nom d'un personnelisme chrétien, les conceptions matérialistes, sociologiques ou purement économiques du travail.

Perspectives actuelles

Les trente années (1981-2011) de progression accélérée des technologies et de la mondialisation (deux facteurs corrélatifs), écoulées depuis les propositions de Jean Paul II, donnent encore une nouvelle coloration à la réalité du monde du travail. Le travail draine désormais dans son sillage l'ensemble

des problèmes d'équilibre écologique de la Terre où l'humain s'est incarné. La responsabilité et la solidarité (interdépendance) humaines impliquent de plus en plus l'interaction de l'humanité avec tous les écosystèmes de la planète, comme avec tous les accidents et toutes les modifications qui en affectent l'évolution au sein du système solaire en cours d'exploration (et peut-être bientôt d'exploitation !). Deux ouvrages importants, aux analyses convergentes, doivent être pris en compte : celui d'André Gorz, expert lié aux milieux syndicaux (*Métamorphoses du travail. Quête de sens*²), et les analyses incontournables de Jeremy Rifkin dans *La fin du travail* (1995), que nous citons ici.

« Que savons-nous de façon certaine ? Que nous entrons dans une nouvelle période de l'histoire où les machines remplaceront de plus en plus le travail humain dans la production des biens et des services. Que les échéances sont certes difficiles à prévoir, mais que nous sommes sur une trajectoire qui nous conduira irrévocablement vers un futur automatisé et que nous atteindrons vraisemblablement le stade d'une production sans travailleurs, au moins dans l'industrie, dans les premières décennies du siècle à venir. Que le secteur tertiaire s'automatisera moins vite, mais aura vraisemblablement atteint un stade de quasi-automation vers le milieu du siècle prochain. Que l'industrie du savoir et de l'information émergente pourra absorber une petite partie de la main-d'œuvre ainsi déplacée, mais certainement pas assez pour peser de façon sensible sur les statistiques du chômage. Que des centaines de millions de travailleurs seront contraints à une oisiveté permanente par les forces conjointes de la mondialisation et de l'automation. Que ceux

2 • Paris, Galilée 1988, 304 p.

qui auront encore un emploi travailleront moins longtemps pour permettre une répartition plus équitable des heures de travail disponibles et la création d'un pouvoir d'achat permettant d'absorber les augmentations de production. Qu'avec la substitution croissante des machines aux travailleurs dans les décennies à venir, l'énergie de millions de personnes ne sera plus soumise au processus économique et à la logique du marché. Nous savons enfin que la question de l'excédent de travail humain sera de loin la question centrale de l'ère qui vient, celle que tous les pays devront affronter et résoudre si notre civilisation veut survivre à la troisième révolution industrielle. »³

Course à la numérisation

Les cinq dernières années ont vu la croissance fulgurante du numérique portable (robots, tablettes, smartphones) et en réseau social planétaire (*google, facebook, twitter*, etc.). La « réussite » économique (et donc financière) de l'accélération du travail à partir d'une numérisation/électronisation tous azimuts, avec les méthodes de la

Silicone Valley,⁴ semble réveiller les institutions et les gouvernements qui ne jurent plus que par le numérique ! Des articles sur le sujet ou des sujets connexes paraissent dans un numéro sur deux du *Courrier International* ou du *Time Magazine*. Témoin, en France, de cette inquiétude fiévreuse, le rapport de Bruno Mettling, directeur général adjoint en charge des ressources humaines d'Orange, rédigé à l'intention du Ministère du travail français : *Transformation numérique et vie au travail*.⁵ On peut néanmoins s'étonner de la timidité du rattrapage que représente ce document.

Pour le rapport Mettling, l'enjeu est de ne pas manquer la course à la numérisation, qui serait une des seules façons pour l'économie (française) de sauvegarder de l'emploi ... et peut-être d'en créer un peu ! Le document propose donc à la ministre du Travail Myriam El Khomri, « 36 préconisations pour la réussite de la transformation numérique au sein des entreprises ». Si la première partie décrit les principaux impacts et enjeux de la transformation numérique, en soulignant les modifications des habitudes de travail (travail nomade, travail participatif, utilisation généralisée d'artefacts électroniques reliés en réseau, modification

Robotisation, industrie lourde, Allemagne



- 3 • Paris, La Découverte 1996, p. 378.
- 4 • Voir, entre autres, les descriptions très instructives de **Michael Swaine** et **Paul Freiberger**, *Fire in the Valley, third Edition. The Birth and Death of the Personal Computer*, Dallas, The Pragmatic Bookshelf 2014, 386 p.
- 5 • Paris, septembre 2015, 70 p. A lire sur <http://zevillage.net>. Le rapport a été bien relayé par la presse. Voir notamment **Caroline Sauvajol-Rialland**, « Rapport Mettling. Droit et devoir à la déconnexion », in *Le Monde*, 25.09.2015 ou **Nathalie Birchem**, « Comment le numérique est en train de changer le travail » in *La Croix*, 15 septembre 2015.

des charges de travail, risques psychologiques et sociologiques liés à ces nouvelles pratiques - en particulier semble-t-il au niveau des responsabilités), les aménagements légaux proposés visent à peu près tous à accélérer un passage effectif des travailleurs dans ces nouvelles habitudes.

L'auteur ne semble pas avoir de réelle interrogation sur le rôle du travail par rapport à une vision de l'humain et de la société, locale et planétaire ! Il n'est pas assez clairement dit, notamment, que la robotisation tous azimuts et dans pratiquement tous les secteurs de l'activité humaine continue de se développer partout. Même si elle est proportionnellement un peu plus faible et plus lente dans les pays émergents, elle est adoptée partout où elle peut l'être dès qu'elle a prouvé sa faisabilité, son efficacité et sa rentabilité. Avec les développements des biotechnologies (largement tributaires d'autres aspects de la numérisation et de la robotisation), ceux de la robotique sont actuellement les plus rapides et les plus financés. Car une fois testés et opérationnels, les robots exécutent de façon souvent plus efficace des tâches qui revenaient jadis aux humains : pas de limitation horaire, pas de distractions, pas d'états d'âme, et de plus ils n'émargent pas à la sécurité sociale et ne font pas la grève ! Leurs capacités dépassent de plus en plus les possibilités d'action des humains. Par exemple, un robot d'inspection sous-marine a moins de contraintes et offre moins de risques, pour une même tâche, que le plongeur le plus expérimenté.⁶

Dans ce contexte, les politiques et les syndicalistes qui invoquent ou réclament encore le plein emploi, au sens traditionnel des 35 à 40 heures de travail productif par semaine, sont de plusieurs guerres en retard. Tout comme on est passé de 14 ou 12 heures de travail productif quotidien lors de la première révolution industrielle, à 8 ou 7 heures au cours de la seconde révolution industrielle (qui se termine sous nos yeux), il faudra désormais partir du constat qu'il n'y a plus et qu'il n'y aura plus que 3 ou 4 heures de travail productif par jour, si l'on veut que ce travail soit réparti entre un maximum de personnes en âge de l'exécuter.

Redistribuer les gains

Pourquoi insister sur l'expression « travail productif » ? Parce que ce type de travail n'est qu'une partie spécifique de l'activité humaine grâce à laquelle l'humanité se construit en tant qu'humanité. L'autre partie, de plus en plus largement représentée si le travail productif diminue en volume, est celui de la famille, des soins, de l'éducation, de la créativité, du sport... qui sont des activités pleinement épanouissantes pour l'humain qui s'y livre et qui méritent d'être mieux financées que les robots qui sont à leur service.

En effet, les gains de productivité énormes générés par la robotisation vont presque tous dans les poches des actionnaires au lieu d'être redistribués aux membres de la société pour laquelle ces travaux robotisés sont réalisés. Seule une allocation universelle, complétée par une taxe sur les transactions de ces autres robots que sont les programmes bancaires et financiers qui induisent une spéculation à la vitesse de la lumière, permet-

6 • Voir le *New York Times*, relayé par le *Courrier International* n° 1301, Paris, 8-14 octobre 2015, pp. 38-39.

tront de répartir de façon équitable les profits générés par un petit groupe de techniciens de haut niveau, assistés de machines toujours plus performantes ! Une telle allocation universelle est en cours de test en Finlande et le sera peut-être en Suisse.⁷ Elle permettrait, à terme, d'assurer à tout citoyen, de sa naissance à son décès, une subsistance minimum et éliminerait probablement la nécessité d'une série d'autres allocations (chômage, assistance familiale, etc.). Elle permettrait également de modifier complètement le système du travail productif, complété par des « activités » au sens relevé plus haut.

Pourquoi ne pas considérer que la rétribution du travail ne porte plus sur des « heures » de travail, mais sur des « blocs d'engagements » ou des « unités d'embauche » de 3 ou de 4 heures, auxquels seraient également affectés les avantages sociaux ? Cela irait bien au-delà des concepts de « forfait jour » ou de « charges de travail » préconisés par le rapport Mettling comme socle d'une révision des bases du contrat de travail tenant compte d'une mobilité plus grande des personnes au travail (travail nomade, travail à domicile, etc.). Tant dans le secteur du travail productif que dans celui des activités, il serait loisible de contracter pour 1, 2 ou 3 « blocs d'engagement », avec une unité minimum qui serait le bloc de 3 heures (prestées entièrement ou non) et un plafond hebdomadaire, mensuel ou annuel à déterminer.

La possibilité de contracter, avec les mêmes règles, dans les deux types de travaux (travail productif ou activité), ouvrirait un éventail renouvelé de la pratique du travail. De nouvelles possibilités financières et économiques seraient évidemment liées à ce bouleversement des habitudes socio-économiques !

Affronter la vérité

La promesse du plein emploi, au sens traditionnel de l'expression telle qu'on la retrouve encore et toujours dans tous les discours politiques ou syndicaux, est devenue un mensonge.

Il ne suffit pas « d'enseigner une conscience digitale » (Mettling, p. 33), de peaufiner les « règles de déconnexion » (Mettling, pp. 20-21), d'apprendre aux travailleurs à ne pas confondre « l'urgent et l'important » (Mettling, p. 35), de « compléter la mesure du temps de travail par la mesure de la charge de travail » (Mettling, pp. 18 et 53) - d'ailleurs difficile à définir et contrôler -, de « développer des tiers lieux de travail pour les travailleurs nomades » (Mettling, p. 56), pour construire un « paradigme français de la société numérique », par distinction d'avec la « dérive ultra-libérale portée par certains acteurs de la révolution numérique californienne » (Mettling, p. 61).

Il faut avoir le courage, dans le contexte actuel, de repenser l'activité humaine dans le cadre d'une « écologie humaine » planétaire (cf. l'encyclopédie *Laudato Si'* du pape François), respectueuse de l'humain en développement et de la planète en cours d'unification intellectuelle (la *noosphère* de Teilhard de Chardin ?). Le partage du travail productif et sa limitation par rapport à l'ensemble des activités humaines doivent être accompagnés d'une redistribution des gains de productivité liés à tous les types de développements robotiques (et donc, aujourd'hui, « numériques »).

R.-F. P.

7 • Les Suisses se prononceront par votation populaire, probablement courant 2016, sur l'initiative « Pour un revenu de base inconditionnel ». (n.d.l.r.)

Victor Frankenstein

Démiurge des Lumières

●●● **Michel Porret**, Genève

professeur d'histoire moderne, Université de Genève

Avant le *Golem* (hercule argileux de la kabbale), qu'anime le rabbin Loew dans le ghetto de Varsovie sous Rodolphe II de Habsbourg,¹ la figure de la créature révoltée contre son créateur inspire la romancière Mary Wollstonecraft Godwin, bientôt Shelley. Ayant fui l'Angleterre puritaine de la *Regency*, elle s'installe en mai 1816 à Cologne (villa Diodati, surplombant Genève), avec sa demi-sœur Claire Clermont et son futur mari, le poète Percy B. Shelley. Les accompagnent l'écrivain Lord Byron et le médecin William Polidori. Lecteurs de *La Nouvelle Héloïse* (1761), ils adulent les paysages rousseauistes du bassin lémanique, qu'ils explorent jusqu'à Chamonix.

Imaginaire gothique

L'été 1816 est apocalyptique. La nature détruit les blés, inquiète les humains et accable les bêtes. Criblant le Léman, les pluies diluviennes s'ajoutent aux orages titaniques qui noient les Alpes. Le climat funeste attise les angoisses éveillées et nocturnes de Mary. La colère céleste nourrit la rêverie morbide du groupe d'amis. Ils évoquent le médecin Erasmus Darwin (1731-1802), qui galvanisait des cadavres pour en mesurer l'irritabilité nerveuse. A la lueur des éclairs qui saturent les ténèbres d'électricité céleste, ils lisent des contes de fantôme

mes tirés de *Fantasmagoriana*, ou recueil d'histoires de spectres, de revenants, de fantômes, traduit de l'allemand par J.-B. Benoît Eyriès. Ils décident de rédiger un récit de mort-vivant selon la tradition gothique qu'évoquera Mary en 1824 dans « On Ghosts » (*London Magazine*).

Fruit du pessimisme des Lumières, ce genre littéraire charme les lettrés d'Europe, comme le montre, après *The Castle of Otranto, a Gothic Story* (1764) d'Horace Walpole, le succès éditorial du « roman noir », dont *The Mysteries of Udolfo* (1797) de Mary Ann Radcliffe ou *The Monk* de Matthew Gregory Lewis. Souterrains, cryptes, ruines, cimetières, créatures ténébreuses hantant les vivants : l'imaginaire crépusculaire nourrit le moment gothique.²

Best-seller

Relevant le défi, Mary et Polidori écrivent chacun une histoire d'horreur. En 1819, Polidori publie la sienne : *The Vampyre*. Auteur britannique d'origine irlandaise, Bram Stoker s'en inspirera en son chef-d'œuvre onirique *Dracula*,

En 1816, la romancière anglaise Mary Shelley rédige à Cologne l'histoire d'une pathétique créature cadavérique qui épouvante la société d'alors. Ce faisant, elle pose les jalons d'un imaginaire littéraire de l'expérimentation humaine et animale, menant à la post-humanité.

1 • **Gustav Meyrink**, *Der Golem*, 1915.

2 • Cf. *Frankenstein et autres romans gothiques*, traduction par **Alain Morvan**, Paris, Gallimard 2014, Pléiade (n° 599), 1440 p.

paru en 1897, année où Sigmund Freud évoque le « complexe d'Œdipe ». Ayant bouclé son texte, *Frankenstein ; or, The Modern Prometheus*, Mary l'édite anonymement en 1818 à Londres. En 1821, sort à Paris la traduction française : *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Après l'adaptation théâtrale de Richard B. Peake, *Presumption or the Fate of Frankenstein*, elle le réédite sous son nom la même année. En 1831, la romancière en donne l'ultime version, corrigée de 309 variantes.

Avec ses accents rousseauistes et républicains, le roman épistolaire du mythe démiurgique devient un best-seller planétaire, lu dans toutes les langues. Dans la culture populaire, il inspire jusqu'à aujourd'hui maints romans d'épouvante qui brodent sur le destin mêlé du savant halluciné et de la créature hébétée.³ Depuis 1910, le roman a été adapté près de 150 fois au cinéma (sans les versions pornographiques !).⁴

Dans les deux chefs-d'œuvre canoniques du réalisateur britannique James Whale tournés pour Universal, *Frankenstein* (1931) et *The Bride of Frankenstein* (1935), l'immense acteur Boris Karloff éternise la face hébétée de l'hominien cadavérique. Visage couturé, veines turgescentes, électrodes dans le cou, peau parcheminée, démarche chancelante de mort-vivant, mains tendues désespérément vers autrui. Karloff incarnera une troisième fois la colossale créature orpheline dans *Son of Frankenstein* (1939) de Rowland V. Lee. A l'écran, la société pousse le monstre au mal avant de le lyncher par le feu, à l'instar des usages racistes commis à la même époque dans le sud des États-Unis. La face cicatrisée du cadavre animé, au regard plein d'humanité meurtrie, est devenue l'icône universelle de la post-humanité.

Une « espèce nouvelle »

Le personnage fictif est Suisse. Né genevois, Victor Frankenstein appartient à l'oligarchie familiale et politique de la République protestante. Lecteur de Corneille Agrippa et de Paracelse, aimanté par la « recherche de la pierre philosophale et de l'élixir de vie », il poursuit son cursus à l'Université d'Ingolstadt (Bavière). Revenant au savoir non chimérique, adepte de la « philosophie naturelle », il étudie l'électricité, la chimie sanguine et gazeuse, la mécanique des corps, la physiologie et les sciences expérimentales.

Fasciné par la « composition de la structure humaine », équipant son propre laboratoire, Victor rêve d'animer la « matière inerte ». Voulant comprendre les « causes de la vie » et les « étapes de la décomposition », il scrute la manière dont la « beauté corporelle de l'homme » se dégrade vers le « néant ». Puisque les « vers » mangent les « merveilles que sont les yeux et le cerveau », il croit au retour naturel du « néant à la vie » pour concevoir une « espèce nouvelle ». Immense est le dilemme de Victor : « créer un être semblable » à lui ou se borner à un « organisme plus simple » ? Pour égaler Dieu, il manufacture finalement un « être humain ».

Usiner un corps implique du matériel anatomique, que Victor collecte dans les « abattoirs », les salles de dissec-

3 • On relira les six volumes publiés dans les années 50 par **Benoît Becker** (pseudonyme collectif utilisé par Stephan Jouravieff, José-André Lacour, Jean-Claude Carrière et Christiane Rochefort) aux éditions Fleuve Noir : *La tour de Frankenstein*, *Le pas de Frankenstein*, *La nuit de Frankenstein*, *Le sceau de Frankenstein*, *Frankenstein rôde*, *La cave de Frankenstein*.

4 • **Stephen Jones**, *The Illustrated Frankenstein Movie Guide*, Londres, Titan Books 1994, 144 p.

tion, les « charniers » et les cimetières, à l'instar des « pourvoyeurs de cadavres » qui pillent alors les tombes pour les anatomistes.⁵ Dans son grenier-laboratoire, afin de faciliter l'ajustage des os, des nerfs et des pièces anatomiques, Victor bricole une « créature d'une stature gigantesque », « haute d'environ huit pieds [250 cm], avec une carrure en proportion ». Sa post-humanité résulte de sa création non sexuelle et de l'assemblage de tissus animaux et humains (xénogreffes).

Une nuit de novembre, éffaré et épuisé, le savant fixe le « monstre ». Sa « laidreur d'outre-tombe était presque trop affreuse pour pouvoir être supportée par des yeux humains » : subitement, à la « lueur de la flamme vacillante, je vis la créature entrouvrir des yeux d'un jaune terne ». La chose « respira profondément, et ses membres furent agités d'un mouvement convulsif ». Son aspect inhumain touche au sublime, entre horreur et beauté : « Sa peau jaunâtre dissimulait à peine le lacié sous-jacent de muscles et de vaisseaux sanguins. Sa chevelure était longue et soyeuse, ses dents d'une blancheur nacrée, mais cela ne faisait que mieux ressortir l'horreur des yeux vitreux, dont la couleur semblait se rapprocher de celle des orbites blafardes dans lesquelles ils étaient profondément enfoncés. Cela contrastait aussi avec la peau ratatinée du visage et de la bouche rectiligne aux lèvres presque noires. »

5 • Cf. **Robert-Louis Stevenson**, « Le pourvoyeur de cadavres » [*The Body Snatcher* (1884)], in *Janet la revenante et autres nouvelles écossaises*, Bruxelles, Complexe 1992, 240 p. L'Américain Robert Wise en tire un poétique film d'horreur, avec Boris Karloff dans le rôle-titre : *The Body Snatcher* (1945).

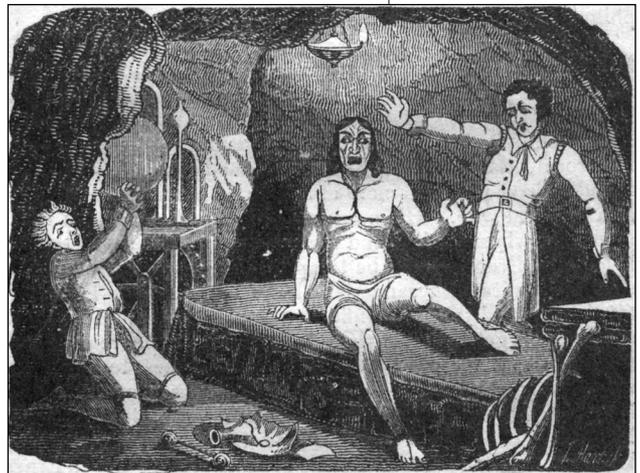
6 • **Thierry Gineste**, *Victor de l'Aveyron : dernier enfant sauvage, premier enfant fou*, Paris, Hachette 2011, 649 p.

Si la face de l'Homme créé par Dieu image sa bonté, celle de l'« être repoussant » réfléchit l'âme du demiurge orgueilleux. Ecrasé par son audace, révolté par la « vue du monstre », Victor fuit son laboratoire. Le « démon » affolé se perd dans la nature, couvert de haillons. Il ressemble bientôt à l'enfant sauvage Victor de l'Aveyron, couvert de cicatrices, dont le sort en 1801 fascine le public et le docteur Jean-Marc Gaspard Itard.⁶

Rayonnante d'amour, « découvrant » empiriquement le monde par la « multiplicité des sensations », comme la statue du philosophe Condillac dans le *Traité des sensations* (1754), « terrifiée » par son reflet, la créature crève de solitude. Bête sauvage dans les bois, elle gagne une mesure que juxte le chalet d'un affable vieillard - musicien et aveugle - qui le reconforte par « bonté » et « affection ».

Le monstre s'humanise en imitant le langage des hommes pour dire ses besoins vitaux, ses sentiments et ses émotions (« feu, lait pain, frère, sœur »). Autodidacte, il apprend à lire dans les *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque, comme le fit Rousseau, mais

Le réveil de la créature devant le savant et son assistant Fritz (absent chez Shelley), in « Endless Entertainment », hebdomadaire londonien, 1825



aussi avec les *Ruines de l'Empire de Volney* (1791)⁷ ou encore *Les souffrances du jeune Werther* (1774) de Goethe.

La femelle du monstre

« Malfaisant », « misérable » dans la « solitude forcée », poussé au mal par la société, le monstre hait son « maudit créateur ». En lui reprochant de lui « avoir donné la vie », il exige une « créature féminine », aussi « hideuse » que lui-même, afin d'« éveiller ici-bas de la sympathie ». Son projet utopique : former un « couple de monstres » pour gagner les « vastes régions de l'Amérique du Sud », loin des humains. « Oh mon créateur, rendez-moi heureux ! » Emu par la litanie déchirante de la créature qui le menace de mort en cas de refus, Victor cède.

Ayant gagné une île désertique des Orcades (Ecosse), il œuvre sans relâche à la « tâche ignominieuse » de « donner la vie à un autre être de la même espèce ». Trois ans après avoir animé sa première créature, Frankenstein achève la monstrueuse femelle en sachant qu'il ouvre la boîte de Pandore. Si par hasard les deux êtres hideux n'en venaient pas à se haïr mutuellement, leur idylle forcée mènerait à la procréation. Pourrait alors se propager sur Terre une « race » diabolique qui précipiterait le « genre humain » dans le chaos biologique. Refusant d'infliger cette « malédiction aux générations futures », Frankenstein, en un sursaut éthique, déchiçète la « chose » bricolée. Tapi dans l'ombre, le monstre voit sa femelle anéantie et ses « espoirs de bonheur » ruinés. Il fuit, désespéré et avide de vengeance.

Avant sa disparition rédemptrice dans les glaces du pôle Nord, où le monstre plonge Frankenstein dans la désolation,

la créature n'a pas de place sur terre. Sa difformité en fait un monstre social. Pour ne pas générer la race abhorrée, son créateur a saccagé la femelle hybride qu'il désirait pour emplir son inhumaine solitude. Or, née d'un métissage cadavérique entre espèces humaine et animale, sa post-humanité est moindre que celle de l'orgueilleux créateur. Avec des téguments, le naturaliste genevois a relevé l'abominable défi de procréer un être vivant, hors de la sexualité. Il s'est ainsi banni du genre humain. Privée de genèse biologique et de parenté familiale, la créature est un monstre sans futur. Sa hideur d'outre-tombe reflète le côté obscur de Frankenstein, démiurge des Lumières. Le titan naturaliste, défiant Dieu, incarne le monstre moral de la post-humanité.

Eclipse des Lumières

La malédiction de Frankenstein culmine dans les scènes nocturnes du roman de Mary Shelley. Le récit épistolaire reflète bien le crépuscule des Lumières. Il récuse le naturalisme du XVIII^e siècle qui veut éclairer le monde par la science expérimentale pour libérer le genre humain de la transcendance divine, comme la Révolution française a voulu délier les individus de la sujétion absolutiste en découpant le dernier roi de droit divin, devenu le mort-vivant d'un monde ruiné. La détresse du « monstre » est le cauchemar de la créature abandonnée car démunie de Dieu, de père biologique, d'affection parentale et de descendance filiale.

M. P.

Pour en savoir plus

Cathy Bernheim,
Qui êtes-vous Mary Shelley ?
Paris, La Manufacture
1988, 256 p.

Jean-Jacques Lecercle,
*Frankenstein :
mythe et philosophie,*
Paris, PUF 1988,
124 p.

7 • *Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires*, 1791.

Bibliographie : du monstre à la fin du monde

En été 1816, la romancière platonicienne Mary Shelley (1797-1851), fille du philosophe William Godwin et de la féministe Mary Wollstonecraft dont elle est orpheline à la naissance, rédige à Cologne (Genève) le roman philosophique précurseur de la post-humanité, *Frankenstein; or, The Modern Prometheus*.¹ Déclinant l'imaginaire du savant démiurgique Victor Frankenstein qui anime la « matière inerte » pour créer une créature via un éprouvant bricolage cadavérique, le roman ouvre la tradition moderne des fictions de la post-humanité.

Avec un crépusculaire roman d'anticipation publié en 1826, *The Last Man*,² Mary Shelley brosse ensuite la fin de l'humanité, décimée au XXII^e siècle par une peste mondiale venue d'Afrique. Après une odyssée de survie d'Angleterre jusqu'à Rome en ruines, Lionel Verney (un des narrateurs) se retrouve seul sur la Terre ; confronté au cauchemar de la solitude qui signale la fin véritable de l'humanité, il semble être l'ultime avatar de la créature issue du cerveau et des mains de Frankenstein. Par ses enjeux éthiques sur l'expérimentation médico-biologique et le métissage des espèces animales et

humaines, Frankenstein connaît une postérité infinie. Parmi d'autres fictions scientifiques, quatre romans sont devenus des classiques du récit de la post-humanité.

En écho cauchemardesque à Mary Shelley, le romancier socialiste anglais H.G. Wells (1866-1946) aborde l'éthique de la vivisection et de la transfusion sanguine entre les espèces humaines et animales dans *The Island of Docteur Moreau* (1896).

Proluxe auteur français de science-fiction, Maurice Renard (1875-1939) s'inspire de Wells dans *Le docteur Lerne, sous dieu* (1908) en évoquant les manipulations génétiques qui brouillent les frontières entre les espèces.

Ecrivain populaire français particulièrement imaginaire dans le registre de l'épouvante, Henri-Georges Magog (1877-1947) imagine, dans *L'homme qui devint gorille*, l'échange de cerveaux entre un humain et un primate qu'opère le professeur Scalpel, oublieux de toute éthique médicale.

Romancière genevoise trop oubliée, l'écrivaine rousseauiste d'utopie eschatologique Noëlle Roger (1874-1953) récusé l'expérimentation médicale sur l'homme, qui vise notamment à en accélérer l'intelligence, dans *Le nouvel Adam* (1924). Plus d'une fois, la fiction met en sens critique le réel du monde.

M. P.

1 • **Mary W. Shelley**, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, traduction par Joe Ceurvorst, Paris, Livre de Poche 2009, 352 p.

2 • **Mary W. Shelley**, *Le Dernier homme*, traduction par Paul Couturiau, Paris, Folio/Gallimard 1998, 672 p.

Efficaces dialogues

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Spotlight de Tom McCarthy

« *Spotlight* »
avec Michael Keaton,
Rachel McAdams et
Brian d'Arcy James

Début 2001, les journalistes du *Boston Globe* accueillent un nouveau rédacteur en chef, Marty Baron (Liev Schreiber), dans un contexte de baisse des ventes du quotidien. Baron charge Robinson (Michael Keaton), qui est à la tête d'un département dédié aux enquêtes au long cours - Spotlight -, d'investiguer sur le cas d'un prêtre ayant abusé de dizaines d'enfants.

La mission s'avère d'autant plus délicate que la majorité des abonnés du journal sont catholiques, et que l'Eglise est fortement liée à l'establishment bostonien. Robinson lui-même, comme beaucoup de ses confrères, est un ancien étudiant des établissements catholiques de la ville. Mais Baron vient de Floride, et c'est « un juif, célibataire, qui n'aime pas le baseball » (dixit un personnage) : il pousse ses journalistes

à briser l'omerta et à mettre en lumière les pratiques illicites.

L'équipe de Spotlight bénéficie du travail d'une association fondée par un prêtre défroqué. Celui-ci estime à 6 % la proportion de pédophiles au sein du clergé. Il révèle leurs stratégies de prédation : cibler des enfants en difficulté, issus de familles défavorisées peu enclines à affronter l'Eglise. Et quand les victimes arrivent à en parler, le délai de prescription (3 ans) est souvent dépassé. L'Eglise verse 20 000 dollars à leur famille contre leur retour au silence. Les dossiers sont escamotés et les bergers galeux mutés dans d'autres paroisses. Au-delà des actes individuels, le scandale entache donc tout un système. Publiés en 2002, les résultats de l'enquête (pour laquelle l'équipe du *Boston Globe* a obtenu en 2003 le prix Pulitzer du service public) ont mis en cause 87 prêtres de la région.

Basé sur des faits réels, bien interprété (Mark Ruffalo, Rachel MacAdams), *Spotlight* est un film-enquête de facture classique, qui montre le fonctionnement d'un journal américain avant la révolution numérique. Le réalisateur Tom McCarthy a choisi de suivre l'enquête au présent, en mettant en valeur les efforts des journalistes pour dénouer un écheveau de faits se déroulant sur des dizaines d'années. Face à une réalité complexe, son approche est sobre et intelligente : il ne s'attarde pas complaisamment sur les inter-



views de victimes ou de coupables. Gageons malheureusement que nombre de spectateurs jeteront le bébé de l'Eglise avec l'eau sale de son bain... Rappelons que Benoît XVI a demandé en 2011 à toutes les Conférences épiscopales d'adopter des dispositifs pour mettre fin à ces scandales et collaborer avec les pouvoirs judiciaires civils. Et depuis quelques mois, les évêques qui ont protégé des prêtres pédophiles sont jugés par une instance judiciaire créée à l'intérieur de la Congrégation pour la doctrine de la foi.

Jobs vu par Boyle

Autre film qui repose essentiellement sur ses dialogues : *Steve Jobs*. Cinq ans après la mort du cofondateur d'Apple, Hollywood produit une biographie réalisée par Danny Boyle. Le cinéaste anglais a avantagement modéré ses excès (*Trainspotting*, *Slumdog Millionaire*) pour se mettre au service d'un scénario.

Le récit est construit en trois moments chargés de tension, juste avant les fameuses cérémonies de lancement de nouveaux ordinateurs : le Macintosh en 1984, le Next en 1988, l'iMac en 1998. Trois actes représentant des étapes clés dans le parcours de l'entrepreneur et qui se déroulent dans les loges, les coulisses et les scènes de salles de spectacle. Cette base formelle théâtrale est bousculée par l'inventivité de Boyle et animée par les dialogues incisifs d'Aaron Sorkin. Ce scénariste réputé s'est basé sur la biographie de Walter Isaacson, autorisée mais (étonnamment) non supervisée par Jobs, parue quelques jours après sa mort et désavouée par sa veuve et le patron actuel d'Apple... qui auraient tenté de torpiller son adaptation au cinéma.

Prenant des libertés avec la réalité factuelle, le film est avant tout un portrait soulignant les contradictions d'une figure de la culture *geek*, ses rapports ambigus aux femmes, au pouvoir et à l'argent. Jobs, dont il est rappelé qu'il a été abandonné à la naissance, y est décrit comme un être froid, sujet à des distorsions cognitives auto-galvanisantes, un patron obsessionnel et tyrannique, un père défaillant. Par contre, nulle trace de ses accès de colère dans le personnage interprété par le génial Michael Fassbender.

Le film est bavard, mais prenant. Jobs est de tous les plans : se disputant avec Steve Wozniak, son partenaire originel laissé dans l'ombre ; se confiant à Johanna Hoffman (Kate Winslet), sa directrice marketing et fidèle assistante personnelle ; manipulant John Sculley (Jeff Daniels), le PDG d'Apple dans les années 80, qui l'a renvoyé dans des conditions confuses.

Jobs se présente comme un visionnaire. Les premières images du film reprennent une interview du britannique Arthur C. Clarke en 1974, où l'écrivain de science-fiction prédit qu'en 2001 tous les foyers auront des ordinateurs personnels interconnectés. Mais, selon moi, ce qui singularise Jobs avant tout, c'est que malgré ses échecs, avec un grand sens stratégique et en sacrifiant tout le reste, il a toujours avancé vers la réalisation de ses « visions ». Et la seule valeur prônée par la Technique n'est-elle pas l'efficacité ?

P. B.

Steve Jobs de Danny Boyle

Abus sexuels

Sous la direction de
Karlijn Demasure,
*Se relever après
 l'abus sexuel.*
*Accompagnement
 psycho-spirituel des
 survivants,*
 Bruxelles, Lumen Vitae
 2014, 104 p.

L'objectif de cette collection d'articles est double : « aider *activement* les victimes à se reconstruire par la rencontre de l'autre » et mettre en route des personnes qui vont « *activement* à la recherche de l'autre pour l'inviter à rompre le silence ».

Cet ouvrage donne des clés aux thérapeutes et aux accompagnants spirituels pour leur permettre de rouvrir aux survivants les portes de la société. Le mot *survivant* est intentionnellement utilisé pour souligner que les victimes ont une possibilité de vivre au-delà de l'abus, en intégrant la réalité de celui-ci de telle façon qu'elle ne mortifie plus l'abusé.

Les cinq auteurs¹ de cet ouvrage insistent dans un premier temps sur l'importance de repérer l'abus sexuel, et sur les peurs et les fausses idées qui empêchent cette reconnaissance. Ils rendent attentifs aux signaux, tant biologiques que psychologiques ou sociologiques, qui permettent de se poser les bonnes questions et d'être très vigilants.

Dans un deuxième temps, ils démontrent la nécessité de mettre en lumière la souffrance infligée à la personne abusée, et les incidences sur ses relations aux autres et à Dieu. Analysant les types d'attachement chez l'enfant, ils ciblent les liens d'attachement abîmés avec les personnes et avec Dieu. Sachant qu'abuser consiste à tuer spirituellement, il est essentiel de travailler sur la confiance et la foi pour que les survivants optent *malgré tout* pour la vie relationnelle.

Dans un troisième temps, les auteurs tissent des liens entre abus sexuel,

tabou, honte et culpabilité, mettant en lumière les conséquences. Ils proposent des rites de purification spirituels et physiques, pour que le survivant dépasse le sentiment de souillure et passe de l'image d'un Dieu vengeur du tabou, à celle d'un Dieu plein d'amour et de compassion, qui ne juge pas et qui nous attend.

Ce n'est qu'après toutes ces phases qu'une démarche de guérison peut être proposée. Celle-ci passe par plusieurs étapes : faire mémoire et vivre dans la vérité qui libère ; faire la différence entre se reconnaître victime et la victimisation ; se réconcilier avec soi, se pardonner à soi-même ; se réconcilier avec Dieu, voire avec l'abuseur. Il peut être néfaste de se précipiter trop tôt vers la spiritualité et le pardon : un mauvais usage du pardon est un abus spirituel qui s'ajoute à l'abus sexuel !

La postface de l'ouvrage développe la question de savoir comment être présent à la personne blessée physiquement, psychologiquement et spirituellement, sans s'abîmer soi-même dans la souffrance. Des pistes sont proposées : avoir une bonne formation initiale et continue ; s'interroger sur son propre lieu de confiance ; se positionner face à soi, à autrui, à l'Autre ; reconnaître ses limites ; savoir s'entourer de personnes respectueuses ; savoir reconnaître que compatir épuise, et se ressourcer avant que cela n'arrive...

Anne Deshusses-Raemy

1 • Karlijn Demasure, Marilyn Guindon, Stéphane Joulain, Judith Malette et Ramon Martinez de Pison.

Chute et résurrection

L'auteur, dominicain, a été maître de l'ordre des prêcheurs de 1992 à 2001 et s'est fait connaître internationalement par ses analyses et ses prises de position courageuses et libres, ouvertes sur la société contemporaine et enracinées dans la tradition.

La première station de son chemin de croix commence par une phrase cinglante : « Le procès de Jésus est une farce ! Pilate ne le croit pas coupable... Est-il un cynique las, qui n'a rien à faire de la vérité ? A-t-il peur des accusateurs ? » De là, l'auteur pose son regard sur notre monde où tant de gens subissent l'exécution pour des raisons semblables ! Les Noirs pauvres des Etats-Unis sont souvent condamnés à mort sans être réellement défendus par leurs avocats, qui semblent se désintéresser de leur cas. Et nous ? N'agissons-nous pas souvent ainsi, condamnant des gens sans prêter attention à ce qu'ils pensent et font réellement ?

Dans la troisième station, après nous avoir rappelé que nous avons tous connu diverses « premières » chutes, Timothy Radcliffe propose à chacun de se regarder dans un miroir : « Nous ne sommes ni les parents parfaits, ni les époux admirables, ni les prêtres pieux, sans tache, que nous avons peut-être imaginés ! Mais Dieu nous sourit tels que nous sommes. »

Dans la cinquième station, Jésus a besoin d'aide. La culture occidentale a promu l'idéal d'un être autosuffisant. Or, en Jésus, nous voyons un Dieu qui a besoin de nous.

Sixième station : si Jésus tombe pour la seconde fois, alors que Simon de Cyrène l'aide, c'est qu'il est vidé de toutes ses forces. Comment regardons-nous les personnes physiquement faibles dans cette société qui adule les forts ? Il y a ceux, au bas du tableau, qui deviennent invisibles aux autres... humiliés. Par sa troisième chute, Jésus se rapproche d'eux. Mgr Oscar Roméro avait adopté une maxime d'Irénée de Lyon : *Gloria Dei vivens pauper* (La gloire de Dieu, c'est que le pauvre vive).

Dixième station : Jésus, dépouillé de tout, est nu sur la croix. Ses vêtements même deviennent un butin. Il est devenu monnayable, comme le sont aujourd'hui tous ceux qui sont achetés et vendus. Quant à sa mort sur la croix, les évangélistes ne la décrivent pas de la même manière... Aucun ne parvient à capter entièrement le mystère (trahison, abandon, solitude, dénuement). En Jésus, Dieu prend en charge ce que l'on nomme parfois l'« absence de Dieu ». Après la mise au tombeau, tout a l'air fini, mais nous sommes à l'orée d'un commencement. La touche créatrice de Dieu ne peut être défaite par un arrêt de mort, nous dit l'auteur, qui cite un poète, Georges Lackay Brown : « Demain le Fils de l'homme marchera dans un jardin, à travers une avalanche de fleurs de pommiers. » La grâce de Dieu apporte le printemps pour chacun d'entre nous.

Marie-Luce Dayer

Timothy Radcliffe,
Chemin de croix,
Paris, Cerf 2015,
132 p.

De l'acquis ou de l'inné

Michel Salamolard
*En finir avec le
 « péché originel » ?*
 Paris, Editions jésuites/
 Fidélité 2015, 288 p.

Un beau livre utile. Et j'insiste sur l'utilité, car il permet à un non spécialiste de s'orienter dans une problématique qui remonte à saint Augustin, qui comporte la difficile question des enfants non baptisés, c'est-à-dire qui porte aussi sur des croyances et des rites ancrés dans une tradition simplement transmise. Des questions qui finalement touchent à une interrogation séculaire : qu'est-ce que le mal, pourquoi y a-t-il du mal ? ; et avec saint Anselme : *cur deus homo ?*, pourquoi fallut-il un sauveur ?

Un coup de maître d'abord : une manière sûre et intelligente de séparer ce que la foi catholique a retenu de saint Augustin à ce sujet, et ce qui reste du registre de l'opinion personnelle. D'utiles précisions sur la notion de « dogme » sont à retenir à cette occasion.

Autre moment que j'instruis pour moi-même : Adam n'a pas pu *transmettre* à sa descendance une faute originelle, car Adam signifie d'abord l'Homme, le « genre » humain ; il n'est pas le mâle géniteur à l'origine de tous les suivants. Le mal n'apparaît dans sa génération qu'avec Caïn. Adam, pourrait-on dire, n'y est pour rien.

Le péché d'orgueil, qui a incité à placer le mal dans la volonté, n'est pas une faute, une défaillance, une faiblesse, une maladie transmissible, mais la rupture d'une relation de confiance et d'adoration. La question est donc existentielle, c'est-à-dire non pas d'es-

sence ou de nature héritée (ce qui ne résout pas le problème) : soit une expérience que chaque homme peut et doit faire personnellement.

Mais pourquoi peut-il la faire ? L'auteur cherche une réponse du côté de Marie, ce qui est une des lumières de son livre : « Si nous croyons que tout âme humaine est créée immédiatement par Dieu et n'est pas produite par les parents, on ne peut que conclure : toute personne humaine, à cause de son âme créée par Dieu, participe de la dignité de l'immaculée conception de Marie. La transmission d'un péché originel devient impensable. »

Voilà donc les deux extrêmes opposés de ce mystère : 1 Adam transmet son mal à ceux qu'il engendre, et l'engendrement est le mécanisme de la transmission ; 2 Marie n'est pas la seule à en être exemptée, et toute âme lui ressemble.

Reste l'entre-deux de l'insertion de l'homme dans un monde à la fois bon et immonde. L'origine du Bien lui a été révélée, et fait la clarté du mystère ; l'origine (?) de l'Immonde demeure cachée dans l'obscurité du mystère, mais couvre l'homme de son ténébreux pouvoir.

Philibert Secretan

Sciences

Arnold Benz
L'Univers offert
Astrophysique et création

 traduit de l'allemand par Catherine Rossier
 Olivétan, Lyon 2015, 190 p.

L'auteur est à la fois un scientifique reconnu (Institut d'astronomie de Zurich) et un croyant soucieux de réfléchir sur les relations et les tensions entre sa foi et l'astrophysique ; entre d'un côté le monde des astres admirés et observés, puis expliqués avec combien d'audace théoricienne, et d'autre part la Création - qui introduit Dieu dans la discussion. Son livre, richement illustré, se lit avec bonheur.

Le laïc y apprend beaucoup de choses non seulement factuelles mais méthodologiques. Il se familiarise avec l'écart, emblématisé par Dilthey, entre *expliquer* et *comprendre*, soit entre la question des causes et des lois, et la question du *sens*. Avec celle des grands ensembles (p. ex. la Nature) qui confèrent du sens à ce qui y vit, ou celle de la valeur qu'acquiert une chose du fait d'une volonté productrice et donatrice. La phrase-clef me semble être celle-ci, qu'on lit en fin d'ouvrage : « La nature n'apparaît comme création divine que lorsqu'elle est perçue comme un don. »

Déjà le cosmos me remplit d'admiration ou d'effroi lorsque se pose la question de la place que j'y occupe - et alors que « le silence éternel des espaces infini m'effraie » (Pascal). Mais lorsqu'il est question de Création, c'est moins le sens du monde qui est en jeu, que le sens que prend Dieu pour nous qui habitons cet Univers offert. Et l'immense, la confiante espérance qui nous habite lorsque nous apprenons à deviner l'incommensurable futur d'un Univers dont nous connaissons si peu le passé.

Philibert Secretan

Spiritualité

Lytta Basset
Vivre, malgré tout

Labor et Fides, Genève 2016, 188 p.

L'auteur nous exhorte à opter pour la vie en toute conscience, la vie qui est de l'ordre

du don, tout au long d'articles parus en premier lieu dans la revue *La Chair et le Souffle*. Ce n'est pas simple et cela demande un recentrement qui, paradoxalement, permet de ne pas nous enfermer dans nos ruminations ou rancœurs. L'ouverture vers les autres - l'autre et le Tout-Autre - est nécessaire et ne peut se faire qu'en plein accord avec soi-même. Une vraie rencontre se fait dans la confiance réciproque et peut apporter à chacun(e) un effet miroir et une chance de développer une nouvelle envie de vivre.

L'ensemble des articles contenus dans cet ouvrage n'interpellera pas tous les lecteurs, mais tous susciteront une réflexion salutaire. J'aimerais citer le premier, qui aborde la permission du suicide mûrement réfléchi, et enfin l'expérience de la résurrection en corps spirituel.

Axelle Dos Ghali

Frère Alois
Vers de nouvelles solidarités
Taizé aujourd'hui
Entretiens avec Marco Roncalli
 Paris, Seuil 2015, 144 p.

Le préfacier, dont le grand-père était le frère du pape Jean XXIII que Frère Roger aimait beaucoup, et qui est aussi l'interviewé, confie que ce livre n'est ni un livre d'histoire ni une chronique ni un reportage, mais d'une actualité particulière (en référence à une pensée qui a 2000 ans). Les entretiens veulent aussi raconter ce qui est arrivé et ce qui continue à se passer à Taizé. Cinq chapitres dont les titres sont des portes ouvertes : *Anticiper la réconciliation*, *Provoquer un échange des dons*, *Partager la foi avec les nouvelles générations*, *Faire naître de nouvelles solidarités* et *Découvrir la beauté de la prière et de la vie commune*.

Anticiper la réconciliation, c'est anticiper l'unité à laquelle le Christ appelle dans l'Évangile. Ainsi le thème qui nous anime ne devrait plus être l'œcuménisme mais l'Évangile, la présence du Christ. Pour provoquer un échange de dons, chaque Église, nous dit l'interviewé, devrait commencer par apprendre à ne plus agir sans tenir compte des autres Églises et à apprécier les richesses de celles-ci (le monachisme né en Orient, le souci de la Réforme

de chanter ensemble la foi qui intériorise la Parole de Dieu, la préoccupation de l'Eglise catholique de garder visible l'universalité de la communion dans le Christ...) afin d'arriver à rendre sensible cette phrase : « Dans la maison de mon Père il y a de nombreuses demeures » (Jn 14,2).

Partager la foi avec les nouvelles générations, c'est prendre le risque (que Frère Roger avait pris) de parler fortement de Dieu miséricorde et de sortir de l'image de Dieu qui condamne. Les frères de Taizé ont du reste ouvert de petites communautés de solidarité un peu partout dans le monde, où ils s'occupent d'enfants handicapés, de malades du sida, de prisonniers... Leur présence prend des visages différents selon les situations politiques et sociales. Et pour clore, il s'agit d'affirmer haut et fort que la beauté de la prière porte à la joie de la foi ; prière souvent chantée. Une joie nous a été offerte à travers ce beau livre. Merci.

Marie-Luce Dayer

■ Religions

Armand Abécassis
Les derniers jours de Moïse
Paris, Flammarion 2015, 230 p.

A l'aide du Midrash (une méthode rabbinique d'interprétation du texte biblique dont la racine hébraïque signifie *enquête infinie*), l'auteur tente de dégager les préoccupations et les aspirations de Moïse à l'approche de sa mort, ainsi que ses manques, ses échecs et ses fautes envers le peuple et envers Dieu. A partir de sa dernière année de vie, il effectue une relecture de toute l'histoire de la vie du prophète.

Il s'agit d'un acte d'interprétation, tel qu'il se fait dans la tradition juive, selon un mode de lecture que les maîtres juifs ont instauré entre eux et le texte biblique.

« Toute lecture est interprétation puisque l'oral a précédé l'écrit et la parole son inscription sur le parchemin. » Interpréter n'est pas chercher *le* sens du texte, mais « une signification pour moi aujourd'hui ». « Ce qui s'est réellement passé reste scellé, comment prétendre le connaître objectivement ? » écrit l'auteur. « On ne connaît que les récits des messages reçus, réinterprétés et transmis, car ce sont leurs significations qui importent. »

Dans le Midrash, les maîtres juifs ont imaginé des dialogues entre Dieu et Moïse. Ils ne sollicitent le texte biblique qu'en relation avec leurs problématiques contemporaines. Pour nous permettre d'entrer dans l'imaginaire riche et créatif des auteurs bibliques et rabbiniques, l'auteur traduit des dialogues de l'hébreu et de l'araméen, puis les commente et les analyse. Il choisit des interprétations qui ont une signification humaine universelle dans le but d'interpeller la conscience de l'homme moderne, pour qu'il prenne son avenir en main. Les dialogues entre Dieu et Moïse sont ainsi reliés aux questions et préoccupations humaines fondamentales. Ainsi, dans un ultime face-à-face avec Dieu, Moïse s'oppose à sa propre mort...

Anne Deshusses-Raemy

Vincent Guibert
Le dialogue interreligieux chez Joseph Ratzinger

Paris, Cahier du Collège des Bernardins, Parole et Silence 2015, 128 p.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler aux lecteurs suisses que le Collège des Bernardins est devenu un haut lieu de la culture catholique en France, que c'est aussi l'espace qu'occupe l'Académie catholique de France, et que les éditions Parole et Silence en sont l'un des porte-parole.

Le petit ouvrage de Vincent Guibert, professeur de théologie, repose sur trois piliers. Tout d'abord l'idée que le dialogue entre les religions est un dialogue entre des *cultures*, qui toutes déposent dans leurs religions des valeurs authentiquement humaines qu'il s'agit de reconnaître et de respecter. Puis l'idée que dans toute religion il y a une dimension de *raison*, c'est-à-dire à la fois d'appels à l'intelligence pour comprendre et assimiler, et de législation pour canaliser des affects (notamment de violence) et pour encadrer des dispositions positives (de justice et de bienveillance). Enfin, que la liberté religieuse est une arme authentique de la paix.

Ces aspects essentiels sont ensuite détaillés selon divers écrits de Benoît XVI, dont le discours de Ratisbonne (si mal compris et interprété) et un extrait d'un livre qui fait ressortir la dimension du *logos* (Verbe et Parole intelligible) adressé à tous,

bien qu'incarné dans une seule et unique personne : Jésus le Christ.

On est heureux de lire des pages bien pensées sur le message d'un pape qui, bien que retiré, ne doit pas être oublié. L'Eglise a besoin d'hommes qui, comme François, remontent aux sources, et d'hommes qui, comme Benoît, ont tenu bon dans le courant tumultueux d'une tradition faite autant de fidélités éprouvées que d'impardonnables scléroses.

Philibert Secretan

■ Littérature

Valérie Bory

Etat de siège

Nouvelles

postface de Gérard Joulé

Vevey, Le Cadraïn 2015, 124 p.

Valérie Bory, que les lecteurs de *choisir* connaissent bien pour sa chronique théâtrale, a mobilisé ses talents de journaliste pour écrire vingt-quatre nouvelles, « croquis sur le vif et souvenirs vivants », comme elle nous le dit. Ce sont des regards sur la vie quotidienne (chômage, gavage de la société de consommation, scènes de couples, retour à la terre de jeunes écolos...) ou des chroniques d'actualité (naufrage du *Costa Concordia* judicieusement mis en parallèle avec la traversée en bateau des réfugiés). Touches vivantes d'une part de société. On s'y reconnaît ou non.

J'ai apprécié l'humour de Valérie Bory quand elle fait parler un ordinateur faisant partie de « l'internationale des mouchards... infidèle par nature, sans morale... » ou le chat qui aime la musique ! L'écriture est vivante, le regard acéré mais toujours empathique dans ces nouvelles cependant inégales dans leur longueur ou leur narration.

Marie-Thérèse Bouchardy

Patrick Tudoret

L'homme qui fuyait le Nobel

Jusqu'à Compostelle

Paris, Grasset 2015, 240 p.

Tristan Talberg, écrivain reconnu, se voit décerner le prix Nobel. Il réalise qu'il sera

enserré dans un redoutable tapage médiatique et qu'il va perdre sa précieuse liberté. Cet agnostique, devenu misanthrope à la suite de la mort de son Yseult bien-aimée, prend la fuite avec l'aide d'un couple ami, et entame une longue marche sur les chemins de Compostelle.

Ce roman décrit, avec des accents très émouvants, son amour si délicat, si passionné pour sa chère épouse, à qui il confie, en des lettres empreintes de lucidité, sa quête d'une vie à l'abri de toute insidieuse vanité. Les lieux que parcourt Tristan, avec des pieds souvent endoloris, doivent être bien connus de l'auteur car ils sont admirablement décrits en un langage poétique, qui parfois ne manque pas d'humour.

Livre remarquablement bien composé, le suspense demeure jusqu'à la fin. Nous n'assistons pas à une conversion spectaculaire, mais, par petites touches, notre héros retrouve goût à la vie avec ses semblables et avoue comprendre « que l'on puisse embrasser une foi qui sauve. Je ne parle pas de cette fausse foi qui n'est que prétexte à châtier ceux qui ne la partagent pas, mais d'une foi subversive, insolente, profonde, celle qui sonde les cœurs et les reins. »

Monique Desthieux

Shmuel T. Meyer

La bouche ouverte

Paris, Serge Safran éditeur 2015, 178 p.

Il y a deux ans, je présentais un livre de nouvelles de cet auteur. Je parlais de son charme et de sa plume légère, telle une brise du matin. Ce boulingueur que l'on dit « amoureux de Genève » revient avec un nouveau recueil de nouvelles (seize) qui ont toutes le désir de nous mettre l'eau à la bouche. C'est encore réussi !

De son séjour en Suisse, il a gardé des souvenirs d'une précision incroyable : du gratin de cardon (très à la mode à Genève) à la longeole (avec recette s.v.p.), en passant par la tarte aux pruneaux, la salade de rampon, le cénovis (qu'il doit drôlement aimer... il en parlait dans une autre nouvelle), la double crème de Gruyère et le champagne ! Vous rencontrerez des enfants, des mamans en route pour le Sanatorium, un journal, *Le Temps*. Mais aussi « l'odeur aqueuse des platanes, celle terreuse des cornouillers,

celle des magnolias qui débordaient de fleurs blanches ».

Et puis, un autre regard : des générations d'enrichis par le trafic des armes, des souvenirs douloureux qui remontent lors de funérailles. L'auteur nous entraîne à travers deux générations, mélangeant les religions et les cultures. Il n'est pas toujours facile de le suivre ! Et pourtant, on y va ... sans vraiment s'arrêter, jusqu'au bout.

Marie-Luce Dayer

Achille Thomas-Anquetil
Pérégrinations en Birmanie
Genève, Olizane 2015, 532 p.

« Parti de Bordeaux, vers le milieu de septembre 1858, sur le navire l'Alompra, pour me rendre en Birmanie, je débarquais à Rangoon, le 21 janvier 1859, après 127 jours de traversée. » Achille Thomas-Anquetil, aventurier sur les bords et désireux de servir la France, a été engagé par un certain « général » d'Orgoni pour se rendre à la cour du roi de Birmanie, installé à Mandalay : il pourra ainsi mettre sur pied une industrie d'armement. Or d'Orgoni est un imposteur. Aucune fortune n'attend les Français !

A. Thomas-Anquetil restera deux ans en Birmanie, alors partagée entre les Anglais et les Birmans. Il nous relate ses pérégrinations, axées en grande partie sur la chasse (tigres, éléphants, rhinocéros, crocodiles,

paons, chevaux sauvages, etc.), jusqu'à la surdose pour le lecteur ! Parfois avec humour, parfois avec exagération dans ses luttes avec des bêtes féroces.

Il découvre une terre luxuriante, très généreuse en matières premières et en pierres précieuses. Il rencontre la population et la décrit avec ses lunettes de chrétien convaincu de la vérité de sa religion. Il dénigre le bouddhisme qu'il ne connaît pas. A part quelques personnes de son entourage, il juge un peuple qu'il qualifie de « race hébétéée par l'ignorance, abâtardie par la superstition, amollie par l'oisiveté, dégradé par la paresse... », tout en faisant l'éloge des femmes birmanes par qui « le pays se relèvera toujours ».

Jamais des régions éloignées du centre de l'Irrawaddy n'avaient été décrites par un voyageur occidental auparavant.

Marie-Thérèse Bouchardy

François L. Pellet
Souvenirs autour de « La Muette »
Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2015, 400 p.

C'est à *La Muette*, maison achetée par Ramuz en 1930, que sa fille Marianne a passé son adolescence, et c'est là qu'elle a choisi de retourner après la mort de son mari en 1969. En cherchant à mettre de l'ordre dans les innombrables documents - lettres, photos, souvenirs - accumulés dans la maison, Marianne Olivieri, dite Gadon, réalise qu'elle désire en faire un hommage à ses parents.

Elle s'adresse pour cela à son voisin, ami et médecin, l'auteur de cet ouvrage, afin qu'il l'aide à trier et à sélectionner les pièces les plus significatives. Le choix n'est pas facile : il faut cerner les personnes plutôt que les personnages. Et cela dans leur cadre de vie, la maison familiale.

Et voici que le livre prend forme, accompagné de nombreuses photos de la maison, de la famille, des lieux de vie, de quelques peintures de Cécile Cellier, épouse de Ramuz. L'ouvrage est dense mais doit se lire sans hâte, tout en appréciant le cadeau qui nous est fait d'entrer ainsi dans l'intimité de la famille Ramuz.

Axelle Dos Ghali

Le CEDOFOR a changé d'horaire

Le Centre de documentation et de formation des jésuites de Genève est désormais ouvert trois après-midi par semaine : le mardi, le mercredi et le jeudi, de 14h à 18h.

Il sera toujours possible d'obtenir des livres en prêt, de demander des bibliographies et divers travaux de recherche en documentation.

18 rue Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ +41 22 827 46 78 www.cedofor.ch

Académie catholique de France,

Laïcité et christianisme, Paris, Parole et Silence 2015, 90 p.

André Christophe, Jolien Alexandre, Ricard Matthieu, *Trois amis en quête de sagesse*, Paris, Iconoclaste/Allary 2016, 496 p.

Berclaz Marie-Bosco, *Cheminer avec Anne de Xaintonge. Une femme libre et audacieuse (1567-1621)*, St-Maurice, Saint-Augustin 2015, 118 p.

Bouvier Jean-François, *Dialogue sans tabou sur l'écologie*, Genève, Slatkine 2015, 140 p.

Cochinaux Philippe, *La miséricorde*, Namur, Fidélité 2015, 80 p.

*****Coll.,** *Beiträge zur Geschichte der Brüder und Schwestern des hl. Franz und der hl. Klara in der Schweiz*, Luzern, Provinzialat Schweizer Kapuziner 2015, 244 p. [1775].

Commission interdiocésaine de catéchèse, *C'est à moi que vous l'avez fait. La joie du service*, Namur, Lumen Vitae, 2015, 52 p.

Degoul Dominique, *Schéma de la foi chrétienne. A l'usage de ceux qui ne savent pas par où commencer*, Namur, Lessius 2015, 144 p.

Delhez Charles, *Petites et grandes histoires de Noël*, Namur, Fidélité 2015, 200 p.

Desthieux Pascal, *Habiter le silence dans la liturgie*, Paris, Salvator 2016, 190 p.

Euvé François, *Pour une spiritualité du cosmos. Découvrir Teilhard de Chardin*, Paris, Salvator 2015, 192 p.

François (= Jorge Mario Bergoglio), *100 textes sur la miséricorde*, Namur, Fidélité 2015, 108 p.

Gutierrez Gustavo, « *Heureux, vous les pauvres* », Paris, Parole et Silence 2015, 116 p.

Márai Sándor, *La nuit du bûcher. Roman*, Paris, Albin Michel 2015, 256 p.

Martini Carlo Maria, *Fils d'Abraham. L'islam et nous*, Paris, Parole et Silence 2015, 118 p.

Mordillat Gérard, Prieur Jérôme, *Jésus selon Mahomet*, Paris, Seuil/Arte 2015, 276 p.

Musallam Manuel, *Curé à Gaza*, La Tour-d'Aigues, de l'Aube 2010, 210 p.

Nicaise Stéphane, *Les missions jésuites dans l'Océan Indien : Madagascar, La Réunion, Maurice*, Namur, Editions jésuites 2015, 170 p.

Prescendi Francesca, *Rois éphémères. Enquête sur le sacrifice humain*, Genève, Labor et Fides 2015, 198 p.

Revol Fabien, Ricaud Alain, *Une encyclique pour une insurrection écologique des consciences*, Paris, Parole et Silence 2015, 320 p.

Römer Thomas, Bonjour Loyse, *L'homosexualité dans le Proche-Orient ancien et dans la Bible*, Genève, Labor et Fides 2016, 138 p.

Romero Oscar, *L'Eglise ne peut garder le silence. Inédits 1977-1980*, Paris, Parole et Silence 2015, 185 p.

Scholtus Robert, *Petit christianisme d'insolence*, Namur, Lessius 2015, 240 p.

Schwarz Fernand Félix, *Le sacré camouflé ou la crise symbolique du monde actuel*, Bière, Cabédita 2014, 116 p.

Stockman René, *La Boîte de Pandore. Réflexion sur l'euthanasie dans une perspective chrétienne*, Namur, Fidélité 2015, 148 p.

Sylvoisal, *Odes*, Vevey, Le Cadratin 2015, 72 p.

Vinel Christian, *La maladie peut faire grandir. Témoignage et réflexions*, Namur, Fidélité 2016, 142 p.

Zumstein Jean, *L'apprentissage de la foi. A la découverte de l'évangile de Jean et de ses lecteurs*, Genève, Labor et Fides 2015, 110 p.

Umberto Eco

Hier, la presse a annoncé votre mort. Votre disparition a rempli ces médias que vous avez fréquentés durant toute votre vie, grâce à vos chroniques ironiques et savantes et vos si nombreuses interviews. Cette même presse que vous avez mise en scène, en en décortiquant les mécanismes, vous a érigé un mausolée de papier et de pixels.

Cher Umberto Eco, nous ne nous sommes jamais croisés. Mais j'ai grandi avec vous. En bon enfant de l'image que je suis, je suis entré dans votre univers à travers le film de Jean-Jacques Annaud : Le nom de la rose. Je connaissais le Sean Connery des James Bond ; je découvrais un Sean Connery s'égarant dans une bibliothèque infinie et labyrinthique.

Quand je suis entré à la Faculté de lettres à Lausanne, je me suis retrouvé dans un bâtiment étrange, avec des escaliers qui s'entrecroisent dans l'espace. Je ne retrouvais jamais mon chemin : où se trouve la section d'histoire de l'art ? la salle de séminaire 4022 ? Cinq auditoriums, soixante-dix salles de cours, deux cent cinquante bureaux sur cinq niveaux... A la cafétéria, pour faire le malin, je disais : « C'est une bonne idée d'avoir construit la

Faculté de lettres sur le modèle de la bibliothèque du Nom de la rose. » Mes copains lettrés souriaient.

Deux ans plus tard, je tombai sur un de vos premiers essais : L'œuvre ouverte. J'étais littéralement fasciné. Vous démontrerez à quel point une œuvre reste ouverte aux interprétations ; vous parlez d'œuvres d'art intégrant la notion de hasard. J'étudiais aussi la philo, et en 1993 sortait votre essai De Superman au surhomme. Selon vous, le surhomme de Nietzsche n'avait pas pour modèle Zarathoustra mais... le comte de Monte Christo ! Cette manière de décroquer les genres, de se promener transversalement entre la littérature populaire, la philo, le cinéma et la bande dessinée m'a émerveillé. Vous veniez de me donner un horizon de pensée. Et quand un jeune metteur en scène m'a commandé en 1994 ma première pièce de théâtre, je me suis souvenu de votre Œuvre ouverte. Et si j'essayais de construire une pièce basée sur les lois du hasard ? A chaque représentation, on jouerait au dé l'ordre des six scènes, et la scène numéro sept, celle en dehors du dé à six faces, arriverait toujours à la fin. Ça a donné Le dé à une face, créé à la Grange de Dorigny.

J'ai attendu la fin de mes études pour lire votre Nom de la rose. Je n'ai pas été déçu ! Comme j'avais étudié Aristote et

Thomas d'Aquin, le plaisir de la lecture en a été déçu. Les arguments, les enchaînements logiques, les allusions aux débats esthétiques du Moyen-Age, tout cela au service d'une intrigue à la Borges : retrouver un livre légendaire signé Aristote dans la Bibliothèque de Babel...

En 1998, je me suis lancé dans l'écriture de Mon nom, un récit dont le narrateur maîtrise mal la langue française : exaspéré par la pauvreté du langage, il décide d'inventer une langue parfaite. J'avais besoin alors d'un support théorique, et sur quoi suis-je tombé à la bibliothèque ? La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne, votre essai sur les tentatives de créer une langue idéale. Magnifique ! Tous les enjeux étaient exposés et les exemples nombreux.

Un an après, à Paris, je tombai par hasard sur un prospectus annonçant votre conférence. Je m'y suis rendu. La salle était superbe, mais noire de monde. Au bout de vingt minutes de sudation, en équilibre sur quatre orteils et demi, j'ai fini par laisser tomber, pensant que la vie est longue et que j'aurais bien d'autres occasions de vous écouter. Les gens croient toujours qu'ils auront d'autres occasions...

En 2004, en vacances en Italie, j'ai pris Baudolino. J'ose l'avouer ? Je me suis ennuyé. Trop gros. Trop d'infos. Mais qui est sans défaut ? Je dois moi-même confesser une lâcheté envers vous. En 2002, j'étais chroniqueur à « La Soupe est pleine », sur La Première. Un autre chroniqueur fustigeait le silence des intellectuels sur je ne sais plus quel drame : « Le travail de l'écrivain, c'est de creuser dans ses doutes. » Et là, il a ricané : « C'est ça, Umberto, creuse, creuse ! » Son rire bovin a déclenché une salve d'applaudissements dans le public. Choqué, j'assistai à un exemple parfait de populisme. Et comme un lâche, je n'ai pas moufeté. J'en suis encore mortifié. Comment ai-je pu rester assis ? Ne pas manifester mon opposition ? Pour nettoyer ma mauvaise conscience, j'ai plongé dans un de vos essais les plus fameux : La guerre du faux. C'est drôle, intelligent, déstabilisant : vous parvenez à tisser un lien entre les musées californiens, les Brigades rouges et les blue-jeans !

Enfin, je n'ai pas eu l'occasion de vous rencontrer physiquement. Mais vous êtes un de mes plus anciens et plus aimables compagnons de route. Mille mercis.

Eugène



JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal



Pèlerinages - Voyages Foi et Culture

VOYAGES PBR S.A.

Pèlerinages Bibliques de Suisse Romande

C.P. 362 - 1217 MEYRIN 1



Travel professionals Association



Voyages PBR S.A. vous propose plus de 35 départs répartis en voyages « Foi et Culture » et pèlerinages.
Découvertes, rencontres, souvenirs sont le lot de ces pèlerinages ou voyages qui se déroulent dans une ambiance amicale et conviviale, avec l'accompagnement d'un prêtre-animateur de PBR

Lourdes par autocar

Pèlerinage interdiocésain
de la Suisse romande

Avec le Père Jacques CORNET

Du 8 au 14 mai 2016 - 7 jours

CHF 990.- en chambre à 3 lits

CHF 1090.- en chambre à 2 lits

Supplément ch. individuelle : CHF 240.-



Malte

Notre grand succès 2015

Avec M. l'Abbé Yves PRONGUE

Du 21 au 28 mai 2016 - 8 jours

Prix forfaitaire : CHF 1360.- TTC

Supplément ch. individuelle : CHF 120.-

Arménie, terre chrétienne

Du 6 au 14 juin 2016 - 9 jours

Avec le Père Albert LONGCHAMP

Prix forfaitaire : CHF 2320.- TTC

Supplément ch. individuelle : CHF 280.-

Les Pays baltes

Du 5 au 13 juillet 2016 - 9 jours

Avec le Père Pierre BOU ZEIDAN

Prix forfaitaire : CHF 1770.- TTC

Supplément ch. individuelle : CHF 320.-

Notre-Dame de la Salette et Notre-Dame du Laus

Avec le Père Jacques CORNET

Du 1^{er} au 5 juillet 2016 - 5 jours

CHF 470.- en chambre à 3 lits

CHF 510.- en chambre à 2 lits

Supplément ch. individuelle : CHF 80.-



Rome, ville éternelle

A l'occasion de l'Année Sainte

Avec M. l'Abbé Yves PRONGUE

Du 5 au 10 juin 2016 - 6 jours

Prix forfaitaire : CHF 1215.- TTC

Supplément ch. individuelle : CHF 290.-

Demandez le programme détaillé des départs
auprès de PBR au ☎ + 41 22 827 76 25 ou pbrl@pbrl.ch
A consulter sur www.voyages-pbr.ch